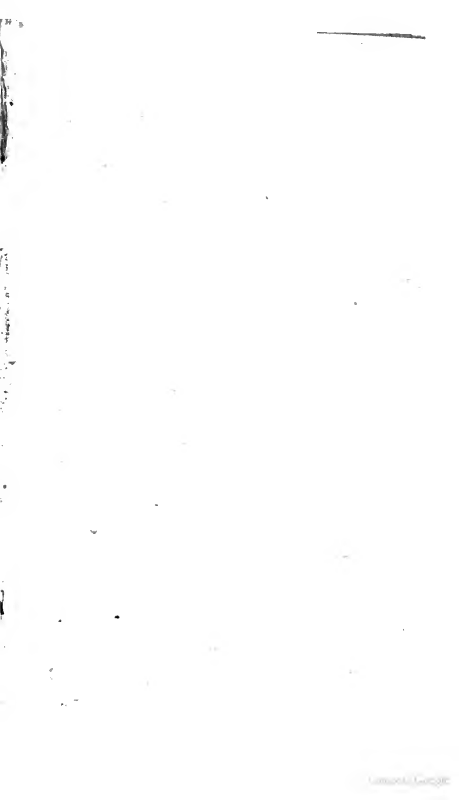

Z.
e III
A
2
3



LES PROMENADES
DE VAUCLUSE.

LES PROMENADES DE VAUCLUSE,

PAR

M. RENAUD DE LA GRELAYE'

MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES,

ET AUTEUR

DES SOUPERS DE VAUCLUSE.

PUÒ DE FIORELLI, QUI SPARSI,
OGNI ETA CORONARSI.

TOME TROISIÈME.





A PARIS,

Chez GUYON, Editeur, Rue Vieille-du-Temple, N°. 47.

M. DCCC. VII.





LES PROMENADES DE VAUCLUSE.

IXme. PROMENADE.

Le COMMANDEUR.

MARQUIS, je ne sais s'il est prudent à vous d'avoir ainsi abandonné ces prisonniers à la discrétion de Médor. Que voulez-vous qu'il en fasse ? Quelles peuvent être ses

ressources pour leur procurer des moyens de subsister, lui qui vit au hasard ? Je crains bien que vous ne soyez un jour victime de votre prévention en faveur de cet homme.

Le Marquis.

Mon cher commandeur, quand vous faites des prisonniers dans vos caravanes, n'en disposez-vous pas ? Avais-je le droit de priver le vainqueur de celui de faire grâce? Il m'a demandé ses captifs comme s'ils ne lui eussent pas appartenu ; je dois lui savoir gré de cette déférence, et je croirais non-seulement l'avoir offensé, mais à mes yeux c'eût été une injustice d'hésiter de le rendre maître du

sort de ces malheureux, qu'il eût pu relâcher sans me consulter. Quant à ma confiance, je la lui ai donnée sans réserve ; c'est un sentiment intime, qui ne peut pas plus se communiquer que se définir.

La Marquise.

J'ai été touchée jusqu'aux larmes de la sensibilité que ce bon jeune homme a montrée, en délivrant ces deux prisonniers : la leur a été excessive ; et ils l'accompagnaient avec une joie, une sécurité qui prouvent l'empire de la bienfaisance sur les êtres même les plus endurcis. Il ne tardera pas à revenir, car il ne doit les conduire que jusqu'à l'île ; et nous savons comme il marche.

Le Commandeur.

Mais où doivent-ils aller de-là ?

La Marquise.

Je n'en sais rien ; mais il m'a assuré que demain ces gens ne seraient plus dans le Comtat, et que jamais ils n'y remettraient les pieds.

Dorival.

Cet homme est une énigme continuelle.

L'Abbé.

Tant qu'elle se prolongera par des traits semblables, le mot ne peut que lui faire honneur ; j'en ai le pressentiment.

Madame SAINTRÉ.

Je m'unis à ma tante, pour être sa caution.

Le COMMANDEUR.

Il serait plaisant qu'il ne reparût pas.

Madame de LINTZ.

Il n'a pas entendu votre vœu ; car je l'aperçois.

DORIVAL.

Sa mandoline me répondait de lui.

La BARONNE.

Vous qui lui demandiez de l'indulgence, de bonne foi, ou non,

il me semble qu'après ce propos, vous auriez besoin de la sienne.

SAINTRÉ au Commandeur et à Dorival.

Messieurs, je crains que vous ne fassiez pas fortune, nous sommes d'une opiniâtr té pour croire aux honnêtes gens, qui pe t bien nous rendre ridicules, mais non pas inconséquens.

Le MARQUIS.

Changeons de conversation, je serais au désespoir que ce brave garçon s'aperçût qu'il y a des voix égarées sur son compte; les opinions sont libres; mais on me désobligerait de les manifester en sa présence. (*Médor paraît.*) Arri-

vez, mon ami, et recevez les félicitations dues aux bonnes actions.

Médor.

Vous avez plus de part que moi à celle que vous m'avez permis de faire. Ces gens auront traversé le Rhône ce soir, et j'ai pourvu à ce que vous n'ayez jamais à vous repentir de votre indulgence.

Le Commandeur.

Vous les avez donc livrés au prévôt ?

Médor fièrement.

Monsieur, ce n'est pas ici sans doute que vous attendez ma réponse.

La Marquise vivement.

Commandeur, vous n'êtes pas instruit de ce qui s'est passé, c'est Médor qui a demandé leur grâce; votre question était naturelle, mais à présent elle serait offensante. Médor, c'est notre faute de n'avoir pas prévenu le commandeur, qui a passé la matinée à la chasse...

Médor.

Madame un geste eût suffit pour m'interdire tout commentaire : rien n'est si commun, ni si pardonnable que l'erreur.

Madame de Lintz à Médor.

Il m'a paru que vous vous intéressiez

ressiez hier à la charmante Zélis ; le comte a bien quelques droits à votre curiosité : n'êtes - vous pas empressé d'attendre sa réponse ?

Médor fixant le Commandeur.

Surtout celles assorties aux demandes, et je suis sûr d'avance que M. le comte n'en fait jamais d'autre.

La Marquise au Commandeur qui sort.

Commandeur, où allez - vous donc ?

Le Commandeur.

Je reviens à l'instant ; commencez toujours.

Je ne puis trop répéter que mes lettres écrites sous la dictée de mon cœur n'offrent pas cette correction, cette suite qu'un esprit dégagé sait mettre à ses compositions : occupé de mon objet, je peignais rapidement et sans art, ce que je sentais ; mes épitres doivent donc ressembler à toutes celles des êtres sensibles, qui n'écrivent pas pour le public.

(Il lit.)

Cinquième Lettre du Comte.

« O mon amie, mon adorable
» amie ! quel langage employer
» pour répondre à votre lettre di-
» vine ? celui de mon cœur est le
» seul digne du vôtre. Quoi ! ce
» cœur délicat et sensible, j'ai pu

» l'intéresser ? cette âme fière,
» douce et franche, j'en ai obtenu
» l'aveu précieux et flateur d'une
» sympathie qui doit répandre
» tant d'agrémens sur mes jours ?
» j'ai osé, dans leur cours, me
» plaindre des rigueurs de la for-
» tune et des perfidies de l'amour ;
» ingrat que je suis ! l'amitié ne
» m'en a-t-elle pas dédommagé au
» centuple ? et ce moment seul où
» elle embellit mon front d'une
» nouvelle couronne, n'efface-t-il
» pas toutes les cicatrices que ces
» deux volages avaient faites à
» mon faible cœur ? Non, jamais
» je n'ai goûté de plaisirs purs que
» dans la coupe sacrée de l'amitié,
» et c'est de la main des grâces
» qu'elle m'est présentée. L'avoue-

» rai-je, en imitant votre fran-
» chise, ô ma Zélis; le voisinage
» d'un sentiment plus tendre vient
» ajouter à la douceur du breu-
» vage, enfin l'amitié semble pui-
» ser de la force et des charmes
» dans les sacrifices même qu'elle
» exige de nous. Comme il est dans
» la nature, cet attrait d'un sexe
» pour l'autre! deux amis éprou-
» vent un besoin moral à converser
» ensemble ou à s'écrire, mais
» quelle différence de sensations,
» en écrivant à son amie! quel
» frisson en la voyant! quel délire
» en lui parlant! il y a la distance
» du plaisir à la volupté, et la
» délicatesse de plus. Je puise tou-
» tes ces comparaisons dans mon
» cœur, incomparable amie! vous

» devez les trouver dans le vôtre.
» Je ne peux vous supposer trop
» de délicatesse et de sensibilité ;
» j'ai si souvent applaudi à l'une
» et surpris les témoignages de
» l'autre ! eh bien ! vous le dirai-
» je ? ce qui de sang-froid ne
» m'eut pas échapé, cette émotion
» flateuse dans l'objet qui nous
» intéresse, ne m'a paru longtems
» en vous qu'une saillie de l'amour-
» propre; vous daignez si souvent
» caresser le mien, que je ne vous
» croyais affectée, que du peu
» d'instruction que je puis avoir,
» et lorsqu'un soupçon venait me
» surprendre, m'examinant sans
» prévention, je me disais : re-
» pousse une chimère, réfléchis à
» ta position, elle est sans espé-

» rance ; tu ne vaus que par ton
» cœur, mais tu n'oses le faire
» connaître, et pour une faible
» lueur, dont tu n'as pour garant
» que les indices les plus équivo-
» ques, combien de motifs d'é-
» carter le prestige de la vanité.
» Ainsi parlait mon esprit con-
» vaincu ; mais un attrait plus fort
» que la réflexion, venait séduire
» un cœur plus accoutumé à sentir
» qu'à calculer. Le croiriez-vous,
» belle Zélis ? l'offre inattendue
» de votre amitié, en me flattant,
» ne me satisfit point et m'embar-
» rassa, je m'étais trouvé une fois
» dans ma vie dans une position
» semblable, on m'avait offert
» également le titre d'ami, mais
» elle différait par la natnre de

» mes desirs, ils étaient légitimes,
» ou pouvaient le devenir ; j'ai-
» mais, j'étais aimé, j'en avais
» l'aveu, et l'on m'en refusait
» constament les preuves : cette
» réserve ne s'accordant pas avec
» mes vingt-deux ans, je traçai
» rapidement mes plaintes de ce
» ton que la passion justifie.....
» Eh bien ! je vous dois cette con-
» fession, ma charmante amie,
» j'ai été sur le point de vous en-
» voyer cette pièce avec les seuls
» changemens qu'exigeaient les
» circonstances, j'y refusais le
» titre d'ami ; heureusement je
» dormis sur cette belle idée, et
» le lendemain, honteux et en
» soupirant, je vous envoyai
» des stances d'un style bien op-

» posé (1); mais il en avait tant » coûté à mon cœur, pour le sacri- » fice qu'il venait de faire, qu'il » ne put s'empêcher de vous met- » tre dans sa confidence.

« Quelle épreuve que celle de » me demander votre portrait! » était-ce intérêt, ou simple cu- » riosité? Je saisis cette occasion, » non pas de vous peindre, mais » bien ce que j'éprouvais. Relisez » cette pièce, ô mon amie, l'art » sait mieux, mais peut-il impri- » mer dans les détails ce caractère » de vérité et de sensibilité qui » n'a pas dû échapper à la vôtre, » ni au tact naturel dont vous êtes » douée?

---

(1) *Voyez les Soupers, vol. II, page 176.*

» Votre réponse m'inquiète,
» en me promettant de l'amitié, de
» la tendre amitié; vous sembliez
» m'accuser d'avoir espéré davan-
» tage... Je voulais me le déguiser,
» moi-même, je croyais vous
» avoir fait le sacrifice d'un desir
» que je rougissais d'éprouver,
» et plus encore de ce que vous
» l'aviez surpris dans mon cœur.
» C'est alors que rappelant toute
» ma raison, j'eus la franchise de
» vous avouer ma faute, dans les
» stances suivantes, et de me ré-
» duire à l'unique sentiment qui
» pouvait nous convenir; mais,
» mon amie, que cette pièce me
» coûta! un vers surtout fut ar-
» rosé de mes larmes, il contient
» un blasphême et une vérité, et

» finit une des strophes ; je vous
» le laisse à deviner.

» Depuis cette époque, votre ré-
» serve me paraissait plus grande ;
» j'en devinais le motif, et vous
» en savais gré ; je me contraignais
» moi-même pour vous plaire,
» vous me confirmâtes un jour
» dans mes soupçons, mais le sa-
» crifice que vous m'aviez de-
» mandé de la partie de campa-
» gne, le style confiant de votre
» lettre, la conversation tendre
» qui lui succéda... Ma faible rai-
» son ne put y tenir; je voulus vous
» fuir à mon tour, et cherchant
» des secours dans la dissipation,
» en vain je voulus adresser des
» galanteries à d'autres femmes,
» les tournures me manquaient,

» les mots expiraient sur mes lè-
» vres, j'étais vraiment auprès
» d'elles le pierrot de la chanson.
» C'est dans cette cruelle agi-
» tation que je me séparai de vous :
» combien le petit concert de la
» veille ne l'avait-il pas augmen-
» tée ! L'accent de votre voix n'a-
» vait jamais été si tendre ; jamais
» vos yeux n'avaient réuni tant
» de volupté et tant d'embarras...
» Comme j'appréciai l'attention
» délicate de chanter et d'accom-
» pagner ma romance, et le trou-
» ble qui en interrompit l'exécu-
» tion ! Zélis, Zélis, prenez vous-
» en à vous du mal que m'a fait
» cette soirée. Depuis ce moment
» enchanteur, votre image ne m'a
» plus quitté... Pardon, je suis

» mon cœur; s'il m'égare, ô mon
» amie! venez à mon secours,
» voilà la tâche de l'amitié.

» Je ne sais si tous ces détails
» vous plairont; les vôtres ont
» porté l'ivresse dans mon âme,
» faites grâce aux miens : je les
» ai crus nécessaires pour vous
» convaincre que vous ne devez
» pas mon attachement à votre
» esprit seul, quelqu'agréable,
» quelque solide qu'il soit : c'est
» à son cœur que l'aimable Zélis
» doit cet empire sous lequel je
» veux vivre et mourir... Que ces
» expressions ne paraissent pas
» trop vives à mon amie ne, l'al-
» larment point : notre liaison
» sera *douce*, *tranquille et hon-*
» *néte*, j'en fais le serment *de*
» *bonne*

» *bonne foi*, elle peut s'y *livrer*
» *sans trouble*, je lui promets
» toutes les jouissances de l'ami-
» tié, sans éveiller le scrupule,
» quelque gai que soit son som-
» meil. A ce prix, que mon amie
» m'épargne des doutes qui m'af-
» fligent, non pas ceux sur ma
» discrétion, le correctif a suivi
» de près, mais les soupçons ca-
» pables de dénaturer mes vrais
» sentimens... Jusque-là votre let-
» tre faisait circuler mon sang
» avec une chaleur, une rapidité !...
» Imaginez un glaçon subitement
» appliqué sur mon cœur : ces
» trois lignes m'ont fait tomber
» des mains les feuillets que je
» dévorais; mes yeux se sont
» mouillés, j'ai continué languis-

» samment une lecture, que jus-
» que-là j'avais faite avec la ra-
» pidité de l'éclair ; il a fallu
» cette phrase charmante, cette
» tournure fine et délicieuse... Eh !
» bien oui, sans savoir s'il a boudé,
» j'ai en effet souri... Qui peut ré-
» sister aux nuages que trace une
» femme sensible et délicate, son
» style a un charme qui embellit
» tout ; mais, mon amie, à cha-
» que page, je crois voir renaître
» votre frisson ; rassurez-vous,
» que la confiance la plus étendue
» réunisse nos âmes de manière à
» n'en faire qu'une : je ne serai que
» ce que vous me prescrirez d'ê-
» tre ; voilà nos conventions et
» nos confessions faites, bannis-
» sons tout ce qui pourrait alté-

» rer les unes, et nous faire re-
» gretter les autres.

» Je ne puis répondre en ce
» moment à certains articles de
» votre lettre, le glaçon répon-
» drait à sa place.

» Je ne connais que trop mes
» torts, mon amie, laissons cela
» en énigme.

» Je ne voulais pas vous par-
» ler de l'enfant qui vous a fait
» peur, je crois que vous la lui
» avez bien rendue. Voici la co-
» pie de sa lettre : pardonnez-lui la
» briéveté et le ton de l'article
» qui vous concerne ; songez
» qu'elle ne vous connaît pas : un
» jour à venir elle sera bien hon-
» teuse ; mais elle a toujours eu
» par excellence le talent de ré-

» parer ses fautes ; j'ai voulu que
» vous saisissiez les rapports qui
» sont entre vous, et vous juge-
» rez mieux cette jeune personne
» par son style que par mes ta-
» bleaux.

» Au nom de l'amitié que vous
» me prometiez, mon adorable
» amie, soyez de retour avant la
» fin du mois ; que j'aie le tems
» de vous voir, de vous parler,
» d'entendre de votre bouche que
» je suis votre ami, d'en lire l'a-
» veu dans vos yeux, et de vous
» laisser voir dans les miens les
» tendres et chastes impressions
» d'un bonheur qui ne peut s'ali-
» menter que du vôtre ».

MÉDOR.

Ainsi couverts tous les deux du voile de l'illusion, vous ne pouviez que vous égarer, et dans cette situation délicate, plus vous vous appuyiez sur vos principes, plus la sécurité qu'ils vous inspiraient devait vous être funeste.

Madame SAINTRÉ.

Je ne conçois pas cela, l'amitié d'un sexe pour l'autre est-elle donc incompatible avec la décence et l'honnêteté ?

Le COMTE.

Comme professeur et victime, j'ose répondre à cette question, en disant aux femmes : êtes-

vous jeunes, jolies et aimables ? Défiez-vous plus d'un ami que d'un amant, sur-tout, si le premier joint aux agrémens du bel âge les charmes de l'esprit, ou l'attrait plus séduisant encore de l'extrême sensibilité. Moins sa marche sera combinée, plus, sous la seule impulsion de la nature, elle sera dangereuse. Il débutera par amuser votre esprit ; son hommage désintéressé flattera votre amour-propre, et les bornes qu'il fixera lui-même au sentiment qu'il exprime et qu'il sollicite, vous fermeront les yeux sur l'insensible métamorphose qui s'opérera. Déjà vous brûlerez des feux de l'amour, que vous vous croirez encore, l'un et l'autre

dans le pur sanctuaire de l'amitié ; déjà son temple sera profané, que votre bouche répétera l'anathême contre le dieu nouveau qui vous aura rendus coupables.

L'amant, au contraire, attaque à-la-fois votre cœur et vos sens ; ses propos délicats ou passionnés ne vous laissent aucun doute sur l'objet de vos desirs, et son début vous donne sur lui l'avantage précieux de savoir son secret, et de rester maîtresse du vôtre.

Vous m'objecterez les besoins du cœur, vous reclamerez ces effusions aussi tendres qu'innocentes, qui dans les conjonctures critiques de la vie, en tempèrent

l'amertume ; ces conseils si nécessaire à la jeunesse privée d'expérience ; je réponds d'abord que le plus grand des malheurs, si vous êtes sous les loix de l'hymen, est de ne pas trouver cet ami, ce consolateur dans votre époux : s'il n'a que ce titre avec vous, redoublez d'attention dans le choix d'un protecteur ; sur-tout n'allez pas attendre de l'appui de celui qui en a besoin lui-même ; c'est vous interdire la classe de la jeunesse, cependant ce n'est pas toujours la plus dangereuse, quoique souvent à craindre. L'âge mûr ne vous offre guère plus de sûreté ; ce cercle est composé comme le premier d'êtres sensibles ou dépravés : les uns s'en-

flamment plus lentement ; mais une passion combattue s'accroît par la résistance, et l'esprit plus formé oppose plus de moyens à la séduction ; les autres, toujours de sang froid, peuvent assigner le jour de votre défaite : prévoyans et calculateurs ; désordre, soumission, larmes, manœuvres, emportemens, désespoir, ils ont tout à leur commandement ; Protée est leur image, la véritable forme de ces monstres vous inspireraient de l'horreur, aussi en changent-il sans cesse.

Que reste-t-il donc à la femme faible et timide, pour éviter les premiers écueils de la vie ? Son propre sexe ne saurait-il l'en garantir ? Il est sans doute encore

des femmes dont la vertu fut incompatible, et, qui, dans le silence des passions, ne dédaigneraient pas de guider les pas chancelans de la beauté novice; mais à combien de dangers le choix ne peut-il pas exposer? l'hypocrisie est malheureusement un vice aussi dominant que l'égoïsme : combien de victimes de ces femmes perdues, qui, sous le masque de la dévotion ou de la prudence, se dédommagent des sacrifices que le tems leur a arraché, en égarant dans les sentiers du crime, la confiante innocence, qui croyait suivre ceux de la vertu.

Mon embarras à conclure vous annonce assez la difficulté du conseil; n'en cherchez, en géné-

ral, qu'auprès des personnes de l'un et de l'autre sexe, qu'une longue expérience et une réputation sans tache ont désignées au respect public. Vos proches, s'ils sont de cette classe, méritent la préférence; mais faites-vous de bonne-heure des principes, acquerez des connaissances morales, qui vous servent de préservatif, ne présumez surtout jamais assez de vos forces pour oser braver le danger; voilà, je crois, les meilleurs amis que vous puissiez avoir, les meilleurs conseils que l'on puisse vous donner.

La Baronne.

Le prône est un peu long, mais la matière était assez intéressante

pour s'y arrêter ; ainsi, mesdames, plus d'amis ; mais consolez-vous, ce qu'ils perdent, les amans le regagnent, et comme disait hier de Lintz : « Il est avec le ciel des accommodemens ». C'est assez adroit de la part du comte, de ne pas nous sevrer de tout en un jour ; mais je le connais, la première fois qu'il remontera en chaire, je gage qu'il ne nous laissera que nos bichons et nos perroquets.

MÉDOR.

Charmante nation que la française ! elle sait mettre sa morale en épigrammes, et sa gaîté, sans rien ôter à sa sensibilité, a le double.

double avantage d'amuser et de consoler.

La Marquise.

Comte pour ne pas sortir d'un sujet qui nous intéresse, lisez-nous votre épitre à Zéphirine; dans le tems que vous la fîtes, vous n'étiez pas si indulgent pour les amans.

Le Comte.

Belle dame, vous feignez de ne pas m'entendre, mais en escarmouche, les ruses sont d'usage; quant à l'épitre, je la lirai une autre fois, le marquis, Saintré et le chevalier doivent être jaloux de reprendre leur tour.

Le Marquis.

Il viendra, mais en ce moment il faut suivre l'à-propos, et charger l'autel de l'amitié d'une offrande qui appaise la déesse que vous avez irritée.

Le Comte.

Qui plus que moi l'adora, c'est pour conserver la pureté de son culte que je cherche à éloigner les profanes.

(Il lit.)

ÉPITRE A ZÉPHIRINE,

LE JOUR DE SA FÊTE.

Tandis, charmante Zéphirine,
Que des amours l'essaim léger,
T'effleurant d'une aîle badine,
Dans leurs liens veut t'engager;
Sur tes beaux jours l'Amitié veille:
Peut-il être un plus doux emploi?
Ton intérêt qui la réveille,
Pour t'éclairer, se sert de moi:
Ce sentiment devient ma loi;
Sans cesse il m'agite, il m'enflâme:
Mais sans danger, sans m'attendrir,
Rayon de la céleste flâme,
Il pénètre au fond de mon âme,
Et n'y trouve point le desir.

L'erreur fut long-tems mon partage,
Et le joug d'un dur esclavage
Flétrissait mon sensible cœur :
De l'Amour et de la Folie
Je rompis le charme trompeur,
Et bornai ma philosophie,
Fruit tardif des mœurs et du tems,
A jouir, même des instans
Que voulut infecter l'envie.
J'en ai perdu de précieux,
J'en ai coulé dans l'amertume,
Je m'en rappèle peu d'heureux :
Ces météores lumineux,
Que la fraîcheur des nuits allume,
Et qu'un *Zéphyr* anéantit,
En sont la véritable image.
Bientôt le plus cruel orage,
Succédait aux ravissemens. . .
Hélas ! de l'état des amans
Je trace le tableau fidèle ;
Leur bonheur est l'éclair qui fuit :

La foudre à l'instant étincelle,
Et dans le calme qui la suit,
On croit entendre, on craint encore,
Ses éclats et ses roulemens.
Pour eux le jour n'a point d'aurore,
Pour eux l'année est sans printems;
Leurs soupirs sont toujours brûlans,
Toujours le soupçon les dévore.
Précieuse timidité,
Fille de la délicatesse,
Et vous, immortelle sagesse,
Ornemens purs de la beauté,
Loin des extâses de l'ivresse,
Loin des transports et des fureurs,
Vous cherchez une âme tranquille;
L'amitié vous offre un asile,
Et des plaisirs et des faveurs:
La raison, qui les assaisonne,
Exclut la crainte et les regrets;
La satiété qui les donne
Respecte un cœur toujours en paix.

Amour, celui que tu soumets,
Surpris et frappé sans défense,
Ivre du poison de tes traits,
N'obtient, au sein de la démence,
Que des triomphes imparfaits.
Amitié, céleste influence,
Tu séduis, mais par tes bienfaits;
Tu règnes, mais sans violence:
Pour ceux qu'unissent tes attraits,
Tu créas une jouissance,
Nectar précieux, qu'à longs traits
Leur fait savourer la constance.
Jamais le soupçon ténébreux
N'osa distiller sa cigue
Dans le sein des mortels heureux;
Qu'un chaste lien habitue
A ne former que mêmes vœux,
A n'avoir qu'une âme pour deux.
Comme la lumière éthérée,
Cette flâme vive et sacrée,
Que l'amitié fait circuler,

Echauffe un cœur sans le brûler.

Belles, dans le printems de l'âge ;
Quand la nature vous sourit
Comme à son plus charmant ouvrage,
Et que pour vous tout s'attendrit,
Je crois voir un bouton de rose,
Qu'environne un folâtre essain ;
A peine la fleur est éclose,
Qu'elle est exposée au larcin :
Avant qu'un amant vous engage ;
Songez qu'il deviendra volage ;
Quel amant ne l'a pas été ?
Songez que souvent son hommage
Consomme une infidélité,
Et que vous partagez l'outrage
Qu'un lâche fait à la beauté.
Je sais qu'une âme simple et tendre,
Qu'agite le besoin d'aimer,
N'a qu'un moment pour s'en défendre,
Pour l'étouffer ou s'enflâmer.
L'amour triomphe ; une étincelle

Produit une flâme éternelle.
Glorieuses de votre choix,
Belles, au sein de la constance,
Vous allez nous dicter des loix. . .
Usez du moins avec prudence
De votre empire et de vos droits :
Souvent trop de délicatesse
Devient la source de vos pleurs ;
Souvent notre chaîne nous blesse,
Que ne la faites-vous de fleurs ?
Des fers annoncent l'esclavage,
Et révoltent notre fierté ;
La douceur jointe à la beauté
Sans art captive davantage ;
Mais aux plus féroces vautours
Vous livrez votre âme abusée ;
Souples, fertiles en détours,
Tourmens secrets de la pensée,
La vaine curiosité
Et la funeste jalousie,
En empoisonnant votre vie,

Nous rendent notre liberté.

C'est ainsi, fille d'Eréctée (1),
Que par ces monstres excitée,
Oubliant tes premiers malheurs,
Tu crus, à l'abri du feuillage,
Trouver dans Céphale un volage :
Bientôt tes soupirs et tes pleurs
Te trahissent; le fils d'Eole
Pousse au feuillage, son dard vole,
Tu le reconnais, et tu meurs.

Sexe aimable, la tyrannie
Dégrade toujours les vainqueurs ;
L'amour, ainsi que le génie,
Dispense à son gré ses faveurs :
N'employez donc point d'autres armes,
Pour séduire et garder un cœur,

---

(1) *Procris, jalouse de Céphale, son mari, l'observait à travers les feuillages, il crut voir une bête fauve, et l'atteignit d'un javelot qui avait été le sceau de leur reconciliation.*

Que votre tendresse et vos charmes ;
Et qu'il connaisse vos alarmes
Par vos yeux et votre langueur.
Dans vos fers toujours on soupire ;
Essayez d'un plus doux empire,
Régnez ; mais pour notre bonheur.
Daignez alléger nos entraves ;
Dans un peuple tendre et soumis,
La gloire est d'avoir des amis,
La honte est d'avoir des esclaves.
Jamais de chaînes, de tourmens,
Jamais de frivoles sermens,
Sous les lois d'une amitié pure ;
Ce sont les lois de la nature,
Tous ses plaisirs sont innocens ;
Sa jalousie est un murmure,
Pareil à celui du Zéphyr ;
C'est un sentiment qui s'épure
Et qui finit par un soupir.
Etre unis ainsi, des Dieux même
C'est rapprocher l'humanité ;

Oui, c'est ceindre le diadême
Des mœurs et de la liberté :
Dignes de régner sur des sages,
Belles, c'est alors que vos jours
Seront marqués par des hommages
Plus flateurs que ceux des amours.

Toi qui rends la raison aimable
Dans une bouche de quinze ans,
Enfant des grâces, des talens,
Qui sais encore être estimable,
Presqu'au sortir de ton berceau,
Approuveras-tu le pinceau
Qui semble anéantir ton être,
Le borner dans ses sentimens,
Et pour un préjugé peut-être,
Te priver de tant d'agrémens ?
Oui, de cet effort salutaire
Ton cœur frémit, et m'en répond ;
L'esprit en vain veut s'y soustraire,
Ce cœur soupire et le confond.

Je ne voulais, ma Zéphirine,
Que te présenter un bouquet,
Arrangé d'une main badine :
Bientôt un plus utile objet
A guidé mon cœur et ma muse;
Quelquefois ma plume t'amuse,
Mais j'ai voulu t'intéresser :
Ton tems est venu de penser,
De fuir les louanges fardées,
De discerner le vrai du faux,
Et d'apprécier les idées
Et le ton suffisant des sots.
Aujourd'hui leur essaim volage
Va redoubler d'empressement,
De petits soins, de persiflage...
Autant de pièges pour ton âge.
Un bouquet entête aisément :
Fraîcheur, éclat, odeur divine,
Tout en est flateur, séduisant;
Qu'a de suspect un tel présent?...
Ah! crains l'Amour quand il badine :

Rien

Rien n'est innocent d'un Amant;
Et tous les jours, ma Zéphirine,
Sous des fleurs il cache l'épine,
Qui va blesser le sentiment.

La Baronne.

A quel âge avez-vous composé cette piéce ?

Le Comte.

J'étais en pleine maturité.

La Baronne.

Et il n'y a pas eu de métamorphose ?

Le Comte.

Pour arrêter votre imagination sachez que c'est le premier bouquet que j'ai donné à Pouponne.

La Baronne.

O ! rusé merle, vous n'êtes pas à confesse.

Le Comte.

Ni vous dans votre jour d'indulgence.

Madame de Lintz.

Ecoutez donc, vous ne nous l'avez pas prêchée ; mais vous, Médor, qui êtes dans l'âge où l'on en a le plus besoin ; vous m'avez aussi paru un peu sévère dans votre morale ; l'êtes-vous sans exception, comme le comte ?

Médor.

Comme le plus jeune de ces

messieurs, il ne m'appartient pas d'avoir un avis, mais quelque soit le sentiment qui enflâme le cœur, j'exige avant tout de la bonne-foi.

Madame SAINTRÉ.

On risque moins en amitié; mais en amour.....

SAINTRÉ.

Ah! cela ne se pardonne pas: sa perfidie a des effets bien plus pernicieux! qu'est-ce que la trahison d'un ami qui peut, à toute force, compromettre notre honneur, notre fortune, notre vie; en comparaison de la légèreté d'un amant, de qui l'abandon

fait un outrage irréparable aux charmes d'une belle ?

Madame de Lintz.

Courage, mon neveu, vous dites des merveilles; cependant je vous permets de vous égayer aux dépends des premiers mouvemens, on est convenu qu'ils étaient graciables; mais je ne perds pas mon objet de vue, et au risque d'être indiscrète (*à Médor*), je voudrais savoir quelle est la divinité dont le culte vous paraît préférable, et entendre un des vers *ex-voto*, n'est-ce pas là le terme ?

Médor.

L'amour et l'amitié ont des droits égaux sur mon âme, com-

me ils sont de la même famille, on les concilie aisément, la seule différence est qu'on chérit l'amie et qu'on adore l'amante ; mais comme l'amour est un sentiment vif, profond et tumultueux, il ne me laisse jamais assez de liberté d'esprit pour le peindre autrement que par mes regards, mes soupirs et mes hommages Je me suis essayé, plus à froid à chanter l'amitié; mais après le bouquet de Zéphirine.....

La Marquise.

La carrière est si vaste, qu'il est aisé de la parcourir, sans se rencontrer : chacun étale ici comme à la foire, où tout passe, et j'augure bien de votre assorti-

ment après les échantillons que vous nous avez montrés.

MÉDOR.

Mon épître, en effet, ne peut guère ressembler à celle de M. le Comte, car il chantait une beauté rayonnante de jeunesse et de santé, et moi, j'invoquais le dieu d'Epidaure, pour rendre à mon amie ces dons précieux.

(*Il lit.*)

ÉPITRE
A MON AMIE MALADE.

Enfin voici le renouveau,
Terme vieilli, mais énergique,
Tems où de son pouvoir magique
Nature étale le tableau,

Fait poindre la tendre verdure,
Et des calices de nos fleurs,
Déjà formés en mignature,
Nuance en secret les couleurs.
J'ai vu l'agile Messagère
De la jeune et verte saison,
Raser de son aîle légère
La pointe du nouveau gazon.
L'insete chéri d'Aristée
Quitte en bourdonnant sa maison;
Le criard et pesant oison,
La poule, de l'Inde apportée,
Libres enfin de leur prison,
Courent paître l'herbe humectée
Des larmes qu'aux sort de Titon
Donne son Amante attristée.
Au penchant du côteau voisin,
Avec les chèvres bondissantes,
A travers les diverses plantes
Dont l'abeille fait son butin,
Suivant l'appétit et l'instinct,

L'agneau d'Eglé cherche le thim.
Eglé, si belle sans parure,
Que son goût attache à nos champs,
Eglé n'a pas encore vingt ans,
Et déjà ses rares talens
Sont à sa piquante figure,
Ce qu'aux chef-d'œuvres de peinture
Sont les cadres les plus brillans.
Au sein de la terre et de l'onde,
Comme dans l'océan des airs,
La nature agite, féconde
Des êtres les germes divers;
Et l'aurore, qui la seconde,
Verse, avant d'éclairer le monde,
L'abondance sur l'univers.
Mais quels délicieux concerts!
Qu'il est doux, le premier ramage
Des chantres aîlés des forêts,
Quand de l'Amour les premiers traits
Les poursuivent dans les guérets,
Et les ramènent sous l'ombrage,

Que, pour dérober leur hommage
A nos regards trop indiscrets,
Palès va rendre plus épais.
Symbole de la modestie,
Ne devant rien à ses couleurs,
La violette rajeunie,
Pour être la Reine des fleurs,
N'a besoin que d'être sentie:
Ce soin vous regarde, Zéphyrs;
C'est vous qui parcourant la terre,
Ajoutez à tous nos plaisirs
Les parfums d'un autre hémisphère:
Mais dans votre course légère,
Certains lieux à votre examen
Sont échappés. Non loin d'Aden,
Canton de l'heureuse Arabie,
En approchant de la patrie
Du Prophète de l'Yémen,
Est un vallon que la nature
Orna d'arbustes odorans;
Une onde limpide y murmure,

Et de ses flots rafraîchissans
Baigne et conserve la verdure
Qu'ombragent l'arbre de l'encens,
Et celui d'où coule la myrrhe.
Parmi le baume et l'aloës,
Parfumant l'air qu'on y respire,
C'est là, sous des myrthes épais,
Plus tendre que la sensitive,
Comme elle frêle et fugitive,
Que croît la plante dont les Dieux,
Pour soulager notre misère
Et les maux qui couvrent la terre,
Nous offrent les sucs précieux;
C'est le dictame (1). Diomède
Ayant blessé Mars et Cypris,
On vit ces Dieux, à qui tout cède,
De leur sang immortel rougis,
Chercher ici-bas un remède

---

(1) *La fable le place en Crète, et moi en Arabie.*

Qui manque aux célestes lambris.
Oh ! combien le fils de Phylyre (1),
Et son élève si vanté,
Auraient jadis de la santé
Etendu l'incertain empire,
Si le dictame eût végété
Parmi les simples de l'Epire :
Enfant des airs, c'est l'amitié
Qui me confia ce mystère,
Et daigna m'indiquer la terre
Où ce baume a multiplié.
Volez en chercher pour Glycère;
Glycère à cette Déïté
Rendit toujours un pur hommage,
Et ne connut de volupté
Que celle qu'encense le sage.
Dans les bosquets de l'Hélicon,
Entre la Suze et la Fayette,

---

(1) *Fille de l'Océan, mère du centaure Chiron, qui apprit la médecine à Esculape.*

Toujours prête à changer de ton,
Glycère embouche la trompette,
Ou des doux sons de sa musette
Enchante le sacré vallon.
Mais si des Filles de mémoire
Elle obtient faveurs et secours,
Tout ce qu'il ajoute à sa gloire
Le Tems le reprend sur ses jours.
Un mal cruel va de sa vie
Eteindre à jamais le flambeau,
Et l'Ingratitude et l'Envie
Du doigt lui montrent son tombeau.
A la Parque arrachons sa proie.
Zéphyrs, dans un sein ulcéré,
Portez le germe desiré
De la santé ; que de ma joie
Le couple affreux soit atterré.
Glycère, à ses amis rendue,
Saura célébrer vos bienfaits :
Un bienfait, dans son âme émue,
Se grave à n'en sortir jamais.

Tous

Tous les matins, à peine éclose,
Ou la violette ou la rose
Ornera l'autel de gazon
Dressé par la reconnaissance;
Et l'amitié, par sa présence,
En écartera l'aquilon.

La Baronne.

Il est plus facile d'applaudir à cet hymne qu'à celui que vous nous avez chanté hiér, quoique de fort bonne grâce.

La Marquise à demi-voix ; au Marquis.

L'absence du commandeur m'inquiète ; (*haut*) regagnons le château, le tems menace, et l'heure du souper approche. Mé-

dor, si vous trouvez des cruelles en amour, l'amitié s'empressera toujours de vous en dédommager ; donnez-moi la main.

Fin de la IXme. Promenade.

X[ME]. PROMENADE.

La Marquise.

JE suis d'une inquiétude mortelle ; un de mes laquais vient de découvrir que le Commandeur avait fait remettre hier au soir une lettre à Médor : j'ai tant interrogé mes gens, qu'enfin j'ai su tout-à-l'heure que c'est mon jokai qui s'était chargé de la commission, il sera chassé ; mais cela justifie Médor. Quand il me promit hier de me sacrifier son ressentiment, il ne s'attendait pas à être provoqué, et nous le con-

naissons assez, pour n'être pas étonnés de sa disparition.

Le Marquis.

Non pas étonnés, mais très-affligés, qui peut prévoir l'issue de tout ceci ? Je ne reconnais pas le Commandeur : homme d'honneur, sans préjugés, toujours au ton de la société, l'apparition de ce jeune homme a fait en lui un changement inexplicable ; son aménité l'a abandonné, son humeur l'a gagné ; j'ai vu qu'il saisirait toutes les occasions d'humilier celui que nous cherchions à honorer, de déprimer ce qu'il faisait de plus louable, et je ne puis disconvenir que son dernier propos a été

outrageant, et qu'à l'instant j'en ai redouté les suites ; mais le billet, qui sûrement est un défi, bouleverse toutes mes idées. Il ne eroit donc pas Médor un aventurier, dès qu'il daigne se mesurer avec lui, et cependant il lui a prodigué le mépris...

La Baronne.

Je pourais, je crois, éclaircir bien des choses, mais je crains de déplaire à quelqu'un.

Le Comte.

Vous ne pouvez que nous rendre un grand service, en nous faisant part de vos conjectures ; je ne saurais vous rendre combien tout ceci m'affecte ; j'honore

le Commandeur, jusqu'à ce jour je l'ai connu digne d'estime, mais j'en accorde aussi à Médor ; je l'aime ; et la perte de l'un des deux me serait également sensible.

La Baronne.

Le Commandeur avait perdu de sa gaîté, même avant la venue de notre nouvel hôte ; je veux bien croire que sa fierté naturelle a été blessée des sentimens que nous avons témoigné au jeune homme, et surtout de son admission parmi nous ; mais un motif plus particulier a préparé et amené la catastrophe ; et si de Lintz veut être franche avec nous, elle pourra jeter un grand jour

sur cette désagréable aventure.

Madame de LINTZ.

Je ne suis pas assez avantageuse pour soupçonner de l'intention dans les galanteries que le Commandeur m'a dites, comme peut-être à chacune de vous, mesdames ; c'est son style. Vous savez que ma manière est de m'amuser de toutes les fadeurs qu'on nous adresse, j'ai fait à ce sujet, ma profession de foi assez haut ; et d'ailleurs je répète ici, avec serment, que Médor n'est jamais sorti avec moi des bornes du meilleur ton, et du plus respectueux ; je ne vois donc pas ce qui aurait pu allumer la jalousie du Commandeur, car voilà, je crois,

Baronne, le mot de votre énigme.

La Baronne.

Ma chère de Lintz, vous ne me rendriez pas justice, si vous me soupçonniez de vouloir plaisanter dans une circonstance aussi grave : soyez certaine que je partage les craintes qui nous agitent; mais vous ne pouvez pas empêcher ce qui est. Je vous répète que le commandeur était jaloux; je m'y connais, et il n'y a que ce sentiment, toujours aveugle, qui ait pu le porter aux extrémités dont nous le blâmons tous.

L'Abbé.

J'ai envoyé ce matin mon valet-de-chambre à Avignon, que je

soupçonne le lieu du rendez-vous : il est intelligent; je l'ai chargé d'une lettre pour le vice-légat; je le prie, si le commandeur est dans la ville, de lui donner un garde, et de veiller à ce qu'il n'ait pas d'affaire.

La Marquise.

Mon cher abbé, combien je suis reconnaissante de votre prévoyance. Le marquis voulait partir ce matin, je l'en ai empêché; j'ai aussi envoyé Flitz à Avignon, et le concierge à l'isle; car l'absence de Médor nous a fait soupçonner ce qui est arrivé. Puissent nos soins prévenir un événement fatal!

Madame SAINTRÉ.

Pauvre jeune homme! il n'a pas de tort; et tous les jours, ce sont les innocens qui succombent.

SAINTRÉ.

J'appréhende bien pour le commandeur.

DORIVAL.

Et moi aussi, je crois que son adversaire, en fait d'escrime, n'en est pas à son apprentissage.

Le COMTE.

Monsieur Dorival, il est étonnant que notre ton n'ait encore rien gagné sur le vôtre, et que vous sembliez vouloir vous associer aux torts du commandeur.

Madame de Lintz.

C'est une remarque que je fais depuis deux jours. Permettez-moi de vous demander, monsieur, si vous seriez également associé à ses prétentions.

Dorival embarrassé.

Madame, s'il y a eu quelque chose de commun entre le commandeur et moi, c'est peut-être l'opinion que nous avons eue l'un et l'autre d'un homme qui ne nous a pas autant séduit que le reste de la compagnie. Je n'aurais jamais imaginé que cela eût pu devenir la matière d'un reproche sérieux.

La Marquise.

Dorival, vous nous voyez tous

affectés, et nous en avons sujet. Vous auriez pu faire le sacrifice, au moins apparent, de cette opinion aux circonstances, nous vous en aurions su gré : on ne commande pas aisément à la prévention ; mais on peut en dissimuler les effets. Si nous mettons quelque vivacité dans nos représentations, considérez que ce qui échappe à la sensibilité n'est jamais offensant. Pénétrez-vous comme nous du cruel événement que nous redoutons, et vous trouverez sûrement dans votre cœur de quoi fournir au sentiment que le moment développe, et à l'indulgence qu'il exige... Flitz arrive au galop... je tremble sur ce qu'il va nous dire.

(*Tous*

(*Tous sortent du bosquet et vont au-devant.*)

Le MARQUIS *à Flitz.*

Eh bien ! avez-vous appris quelque chose ?

FLITZ.

M. le marquis, j'ai rencontré à Avignon le valet-de-chambre de M. l'abbé ; il m'a prié de revenir de suite ici vous dire que M. le vice-légat avait été informé que M. le commandeur était sorti de grand matin de l'hôtel de St.-Omer, où il avait couché, et qu'il avait pris le chemin de Marseille. Un moment après, on est venu lui dire qu'on avait vu deux messieurs s'écarter de la grande route,

et entrer dans le bois ; qu'au bout de quelques minutes, on avait entendu deux coups de pistolets, sans savoir ce qui était arrivé depuis. Son éminence a sur-le-champ envoyé fouiller le bois. Bertrand instruira M. l'abbé de ce qui se sera passé depuis mon départ.

La Marquise.

Deux messieurs ! Médor aurait-il changé d'habillement ? Le sien est si remarquable !

Flitz.

J'ai bien demandé des détails ; à ce qu'on m'a dit, j'ai cru reconnaître M. le commandeur, mais pas du tout M. Médor, si-

non à la taille ; on les a vus de si loin.

Madame de LINTZ.

Au pistolet ! on peut se tuer tous les deux ; on ne les a pas vu depuis. Oh ! messieurs ! votre prétendu point d'honneur vous rend de vraies bêtes féroces : le plus doux, le plus honnête des hommes n'est pas à l'abri de l'insulte du premier venu, et il faut qu'il compromette sa vie, s'il veut conserver son honneur.

*L'*ABBÉ.

Encore ne peut-il en écouter la voix, qu'en manquant à-la-fois aux préceptes de la religion, de la morale et à la loi du prince.

La Baronne.

Concevez-vous des lois qu'il est dangereux d'enfreindre et honteux d'observer.

Le Marquis.

Oui, tout se conçoit dans l'ordre de la civilisation ; son code n'est généralement qu'une marqueterie mal assemblée : les anciens empires ne sont pas à l'abri d'inconséquences dans leur législation, comment ne s'en trouverait-il pas dans les états modernes, composés presque tous de pièces de rapport. La politique des vainqueurs fut toujours de s'attacher les vaincus, en leur laissant leurs priviléges et leurs usages ; s'ils se

trouvent en opposition avec ceux des provinces limitrophes, c'est une raison de plus pour y tenir, parce que chacun se croit plus sage qu'un autre. Notre goût pour l'escrime et notre sensibilité sur le point d'honneur, sont encore un reste de barbarie de notre ancien gouvernement féodal : dans ces tems de chevalerie, chaque banneret ne marchait jamais qu'armé, parce que son voisin avait toujours le heaume en tête, prêt à défendre son vieux châtel et à escalader celui qui lui faisait ombrage. Plus anciennement, nos ancêtres les Gaulois, étaient bouillans et querelleurs; Tacite les peint ainsi : l'esprit des nations change, rarement le caractère pri-

mitif s'éteint-il. On m'objectera les Romains actuels, et je ne me rendrai pas. J'avoue que le gouvernement sacerdotal les a énervés; qu'en détruisant les grands mobiles, tels que l'esprit de conquête, l'attrait de la gloire et le patriotisme, on a plié, faussé même le génie national de ce peuple. Mais qu'est-il arrivé? que sa force contrainte s'est convertie en ruse chez les grands, et en perfidie chez les petits : voyez les *Transverini*, cette canaille qui habite à Rome au-delà du Tibre; les *Lazaroni*, à Naples, les *Banditi*, en Sicile, les *Barcajuoli* à Gênes. Cette populace fait trembler son gouvernement, lui donne souvent la loi, et occupe

jour et nuit la police, qui s'étudie plus à contenir ces brigands qu'à les châtier. Il y a donc encore de l'énergie dans cette classe nombreuse, où l'on reconnaît plus le génie originaire de la nation, que dans l'ordre des grands, chez lesquels l'ambition a dénaturé le caractère antique.

Chez nous l'ancienne habitude de marcher armés en tems de paix, entretient cet esprit querelleur, qui s'affaiblit insensiblement; mais qui, avant son extinction, sacrifiera encore bien des victimes. La morale et l'humanité en gémissent; à plus forte raison, la religion qui inspire l'une et l'autre. Dans cet état de nos mœurs, que voulait-on que fît le législateur?

Il a craint, en désarmant le militaire, d'étouffer en lui le germe de la bravoure, par ce qu'il a confondu cette qualité avec la fausse sensibilité fille de l'amour-propre, laquelle souvent s'offense d'un mot et ne rougit pas d'une action équivoque.

La Baronne.

Mais les Anglais ne se battent pas ; en sont-ils moins braves ?

Le Marquis.

L'anglais se bat moins que nous, mais il paie aussi tribut aux préjugés ; et s'il a moins souvent des affaires, elles sont plus sanglantes, parce que, pas aussi susceptible que le Français, pas aussi

léger, le mot, chez lui désigne toujours la chose ; c'est-à-dire, que lorsque l'anglais lâche un propos outrageant, il veut se battre très-sérieusement ; ce qui, chez nous, n'est pas toujours l'intention de l'agresseur. Souvent le mot échappe à la vivacité, et ses suites répugnent à sa prudence.

SAINTRÉ.

Ajoutons que l'Anglais, avec de grands défauts et de grandes qualités, plus moral que nous, plus penseurs, il a calculé mieux les droits et le prix d'un homme, et quand il attente à sa propre vie, c'est qu'il est atteint d'une maladie physique, qui en dérangeant son organisation, suspend les opé-

rations du jugement, et le livre aux impulsions déréglées d'une machine altérée par les souffrances.

(Il sort.)

Le Comte.

Se battre en combat singulier, n'est pas toujours une preuve de bravoure. Tel spadassin de garnison fait trembler la soldatesque, qui, un jour de bataille, va faire sa cour aux vivandières ou déserte : il a calculé la force de son poignet, son adresse et surtout l'effet de sa réputation; mais il n'a pu acquérir un préservatif contre le boulet ou la balle, il le sait, et frissonne où le dernier milicien, électrisé par son voisin, et

jaloux de passer aux grenadiers, ne voit que le grade qu'il attend, et le butin qu'il commence à convoiter.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire, qu'il faut attendre du tems, de la philosophie et du progrès des lumières l'abolition d'un usage qui n'a plus guère d'aliment que l'amour-propre. Tous les jours on tolère tête à-tête ce qu'on n'oserait pardonner dans un cercle. Jusqu'à cette révolution, nous pouvons regarder la loi, comme ces épouventails de jardin qui n'en imposent pas à l'effronté moineau, mais qui mettent en fuite la timide fauvette.

La MARQUISE.

Il faut toute l'importance du sujet que vous traitez pour suspendre notre inquiétude... Mais que veut dire Saintré! que nous montre-t-il avec son chapeau?

Madame de LINTZ.

Mon dieu! le voilà! c'est luimeme... il n'a pas de mal, car il fend l'air.

Madame SAINTRÉ.

Oh! le cœur me bat d'une force!... et d'une joie, et d'une crainte... ce pauvre commandeur?...

DORIVAL.

Il faut espérer qu'il n'est point arrivé

arrivé de malheur, dès que l'un des deux revient...

Madame de Lintz.

Eh! Monsieur, au pistolet, c'est de près qu'on se bat...

Médor agité. (Tout le monde court au devant de lui et l'embrasse.)

Madame la marquise, mesdames, messieurs, que d'excuse. J'ai à vous faire.. que de grâces à vous rendre... Rassurez-vous, rassurez-vous...

Le Marquis.

Laissons-le respirer, il est hors d'haleine.

Mme. de LINTZ *timidement.*

Vous n'êtes pas blessé ?

MÉDOR.

Non, madame, personne ne l'est.

La MARQUISE.

Mon ami, vous êtes toujours digne de nous.

La BARONNE.

Oh ! qu'il me met de baume dans le sang !

Madame SAINTRÉ.

Vous nous avez donné bien de l'inquiétude.

MÉDOR.

Avez-vous eu la bonté d'apprécier les miennes ?

Le Comte.

Je les ai calculées, mon ami, d'après votre cœur, et je crois le connaître.

L'Abbé.

Monsieur, c'est un bel avantage d'être jeune et brave, d'avoir raison, et de savoir n'en pas abuser, car je devine votre conduite, et nous n'aurons qu'à y applaudir.

Médor.

Elle est toute simple; j'avais été outragé, je ne suis pas accoutumé à l'être; cependant la crainte de désobliger madame la marquise, m'avait fait une loi de me contenir, je lui en avais donné ma parole; mais hier, en rentrant

au château, on m'a remis une lettre qui m'a forcé d'y manquer. Il est possible, par de grandes considérations, de dissimuler une première injure, mais si on passe la seconde on la mérite. La lecture du billet de M. le commandeur fera plus pour ma justification, que tout ce que je pourais dire, daignez l'entendre.

(*Il lit :*)

« Si vous n'êtes que ce que vous
» paraissez être, le mépris est le
» seul sentiment que je vous dois,
» et j'emporte le regret d'avoir été
» compromis de toute manière :
» si, au contraire, un sang noble,
» quoiqu'avili, coule dans vos
» veines, c'est à lui que vous de-

» vez la grâce que je vous fais, » dans cette supposition, de vous » attendre demain jusqu'à midi, » sur la route d'Avignon à Mar- » seille, près du petit bois. J'au- » rai la précaution d'avoir des ar- » mes pour vous, et à votre por- » tée, il ne s'agira pas là de man- » doline ni de castagnette. »

Le Marquis.

Mon ami, je vous demande un sacrifice; ce billet peut faire le plus grand tort au commandeur...

Médor le lui donnant.

Mon premier mouvement, comme l'état de ce billet l'annonce, a été de ne pas eu laisser de vestiges; à la réflexion, j'ai senti qu'il pou-

vait me justifier : le voilà ; vous ne me le demandez sans doute que pour achever de le déchirer.

Madame de Lintz.

Vous aurez été aussi noble dans votre vengeance...

Médor.

Le commandeur a tiré, il m'a manqué; j'ai lâché mon coup en l'air, l'honneur était satisfait; et je n'ai rien eu de plus pressé que d'accourir tranquilliser mes généreux...

La Marquise.

Amis, dites le mot ; vous n'en avez point de plus tendres, et ce dernier trait vous en confirme le titre pour la vie.

L'Abbé.

Et le fard de tant de vertus, la modestie! hommes rare, daignez y ajouter la confiance; ne nous laissez pas ignorer long-tems un nom, que vous annobliriez dans quelque classe que le sort vous eût fait naître.

Médor.

Je suis trop glorieux du nom que madame (*montrant madame de Lintz*), m'a donné, pour n'avoir pas oublié le mien : j'ai fait vœu de n'en pas porter d'autre, jusqu'à ce que ma belle marraine se soit repentie de m'avoir accordé cette faveur.

Madame de LINTZ.

En ce cas, loin de vous débaptiser, comme a dit la baronne, je vous donne la confirmation.

Le COMTE.

Ce sacrement ne consiste pas en paroles.

Madame de LINTZ.

Ah ! doucement, un soufflet à un héros ; et le cartel qui s'ensuivrait.

La BARONNE.

Allons, point de pruderie ; que la bouche remplace la main, ce sera le juste salaire de la générosité de Médor.

La Marquise.

La mienne s'étend plus loin, et j'opine qu'il fasse la ronde.

Médor, se mettant aux pieds de la Marquise, et lui baisant respectueusement la main, et ensuite celles des autres Dames.

Déjà comblé de trop de bontés, permettez au respect de contenir la reconnaissance et l'amour-propre. (*A la baronne.*) Je ferais consister le mien à posséder la finesse et l'à-propos de vos saillies (*à madame Saintré*), à mériter l'épanchement innocent de votre douce et délicate sensibilité (*à*

madame de Lintz), à vous devoir...

La BARRONNE *l'interrompant.*

Un troisième sacrement.

Madame de LINTZ.

Baronne ? êtes-vous folle ? on laisse parler les gens.

MÉDOR.

Calmez-vous, madame, ma témérité ne va pas jusqu'à l'extravagance, quoique madame la baronne croie aux métamorphoses, nous avons passé le tems de la fable, et je ne me dissimule pas que ma livrée est faite pour trouver difficilement condition.

LA BARONNE, *en riant.*

Je serai encore long-tems étourdie, mais ma réputation est faite, je n'y veux rien changer. Cependant ma mauvaise tête réfléchit quelquefois, et dans votre récit, mon cher Médor, il y a une briéveté et des omissions... par exemple, on vous a vu sous un autre uniforme...

MÉDOR.

Madame, ces sortes de scènes sont si désagréables, qu'on ne saurait trop en abréger les détails; et pour achever de ramener la sérénité dans les esprits, j'ose prier M. le marquis de rappeler qu'il nous a promis hier de reprendre son tour.

Le Marquis, à demi-voix.

Son adresse égale ses autres qualités. (*A Médor.*) Il ne vous aura rien été refusé aujourd'hui, et je vais même, en votre faveur, braver le préjugé qui jette du ridicule sur les douceurs que les maris adressent à leurs femmes. Vous serez époux un jour, et je félicite d'avance l'objet de votre choix : je crois assez connaître votre cœur pour être convaincu qu'il y aura présidé, et qu'il n'aura pas à en rougir. Si, d'accord avec votre esprit, bien fait pour le seconder, tous deux vous inspirent des hymnes au dieu de l'Hymenée, écrivez, et soyez glorieux d'avouer vos productions :

tions : vous aurez pour vous la nature, la morale et tous les gens honnêtes et sensibles, leur nombre n'est pas si petit, il n'y a que leurs ennemis qui aient intérêt de ne pas y croire.

La Marquise.

Heureusement le jour baisse, l'obscurité me servira d'éventail, elle pourrait encore me rendre un plus grand service; mais il sait par cœur ce qu'il a fait.

Le Marquis.

Surtout, ce qu'il m'a dicté pour toi.

(*Il lit.*)

ÉPITRE
A MA FEMME,

Qui devait revenir incessament d'un voyage entrepris pour sa santé.

Allons, mon cœur, prenons courage,
Voici la saison des amours,
Ils embélissent tous nos jours,
De nos nuits ils font le partage
Entre Morphée et les plaisirs :
Ce dieu, touché de mes soupirs,
M'a, cette nuit, montré l'image
Du tendre objet de mes desirs ;
Cher Phanor, me disait Iphise,
Sèche tes pleurs, calme tes sens,
Tes maux, hélas ! je les ressens,

Je vole à toi... quelle surprise !
Encore ému de ses accens,
J'allais coler ma bouche ardente
Sur les lèvres de mon amante,
Lorsque des zéphyrs caressans
M'offrent une rose vermeille ;
La nature, qui se réveille,
Sourit à leur volage essain ;
Je vois la diligente abeille
Méditer son premier larcin,
La fauvette battre de l'aîle,
Et croiser son bec amoureux.
Ce spectacle attache mes yeux,
Et, renouvelant tous mes feux...
« Ainsi que nous elle est fidèle,
» Comme elle quand serai-je heureux ?
» Ce moment est-il loin encore ?
» Ah ! qu'il tarde à mon tendre cœur !
» Verrai-je encore longtems l'aurore,
» Avant celle de mon bonheur ?... »
Je parlais encor que le songe

S'éclipsait avec le sommeil ;
Si séduisant fut ce mensonge,
Que j'y crois après le réveil !
Desirs de revoir ce qu'on aime,
D'unir l'âme aux plaisirs des sens,
Sur moi que vous êtes puissans !
En vain ma raison vous oppose
Un terme amneé par le tems,
Celui qui souhaite une rose
Voit-il assez tôt le printems ?
Pour l'âme qui n'est point fannée,
Et qu'aiguillonne ce desir,
Il semble être... il est une année
Le jour qui diffère un plaisir ;
L'instant même a de l'étendue,
Et du flambeau du firmament
La course paraît suspendue...
Etat cruel pour un amant,
Que l'attente agite sans cesse ;
Dans l'ivresse, tout est moment,
Tout est siècle dans la tristesse.

Toi, qui partage ma tendresse,
Mon impatience et mes vœux,
Epouse aimable autant qu'aimée,
Qui te plais à me rendre heureux,
De qui l'âme tendre, enflâmée,
Se peint sous tes doigts amoureux;
Aussi vive que la pensée,
Que n'es-tu déjà dans mes bras?
Eh! quelle puissance obstinée
Peut encore arrêter tes pas?
L'Amour devrait prêter des ailes,
Comme il en reçoit du desir,
L'espace, entre deux cœurs fidèles,
Disparaître au premier soupir...
Ah! je te fais une injustice;
Tu brûles de la même ardeur:
Je sais que l'absence à ton cœur
Fait éprouver même supplice...
O cruelle nécessité!
Lorsque ton cri se fit entendre,
Que de l'épouse la plus tendre

Je vis le repos, la santé,
S'altérer dans ce goufre infâme
Toujours assiégé de frimats (1),
Et desirer d'autres climats,
Lorsque le désespoir dans l'âme,
Je consentis à me priver
Du charme unique de ma vie,
D'Iphise, Iphise si chérie!
Ne l'ai-je pas vue éprouver
Mêmes langueurs, mêmes alarmes;
Donner le spectacle alarmant
De la crise du sentiment?
Ah! malgré toute ma tendresse,
Malgré mes souhaits, mes soupirs,
Et le vif desir qui me presse,
Attends le retour des zéphirs,
Et que de leur humide haleine,
Ayant fait fleurir nos vergers,
On entende au loin dans la plaine

---

(1) *Paris.*

Le gai chalumeau des bergers.
Par cette nymphe malheureuse (1),
Que ne peut dévorer le tems,
Hélas! de ma plainte amoureuse
Que ne puis-je frapper les sens,
Et de ma voix inattendue
Insinuer les doux accens
Jusqu'au fond de ton âme émue!
Et toi, par le même secours,
Que ne peux-tu, calmant mes peines,
M'adresser ces tendres discours,
Ces riens dictés par les amours,
Qui font circuler dans mes veines,
Et fixent au fond de mon cœur
Ces dieux, la vie et le bonheur.
Je jouirais de ta présence;
Couverts du bandeau de l'erreur,
Avec mon cœur d'intelligence,
Mes yeux croiraient te contempler...

---

(1) *La Nymphe Echo.*

Chère Iphise, au sein du délire
Ainsi mes yeux pourraient couler...
Non, ce charme ne peut suffire
A qui des tiens fut possesseur;
Le prestige en impose à l'ame,
Mais des tems il n'est pas vainqueur;
Ils ont des droits qu'Amour reclame,
Droits sacrés, qui serrent les nœuds
Que commença la sympathie,
Eclair rapide, en cette vie,
De la félicité des Dieux.

Ah! d'une illusion perfide,
Dédaignant, comme moi, l'appas,
Et ne prenant qu'amour pour guide,
Chère épouse, viens dans mes bras,
Eprouver le plaisir extrême
D'en donner à l'objet qu'on aime,
D'expirer pour renaître encor,
D'exprimer tout par son ivresse,
De prêter, par un doux accord,
Un nouveau charme à la tendresse,

Des traits plus puissans au plaisir,
Par ce voluptueux silence,
Ces regards, enfans du desir,
Et pères de la jouissance.
Hâte ces fortunés instans;
Viens livrer le lis et la rose
D'un sein, qui jamais ne repose,
A l'ardeur des baisers brûlans,
Que leur disputera ta bouche.
Par rafinement sois farouche,
Défend chacun de tes appas;
Irrite-moi par tes combats,
Attise, augmente encor ma flâme
Par tes langueurs, par tes refus....
Alors le cœur jouit, s'enflâme,
Quand les sens ne jouissent plus.

MÉDOR avec feu.

J'en fais serment! c'est ainsi que j'aimerai, que je sentirai...

malheureux ! de ne pas pouvoir m'exprimer de même !

La Baronne.

J'augure mieux de vos préludes, le dernier était assez tendre...

Médor.

Hélas ! l'écho même ne m'a jamais répondu.

La Baronne.

Echo est une vieille bavarde dont vous savez que la sensibilité est usée, et qui s'est bien doutée que vous ne vous adressiez pas à elle : quand vos vœux seront moins vagues, peut-être reprendra-t-elle la parole par procureur.

Madame de LINTZ.

Baronne, vous n'êtes ni vieille, ni insensible, vous resterait-il quelque chose de commun avec la malheureuse amante de Narcisse?

La BARONNE.

Oui, l'épithète que vous avez oubliée, je suis de bonne fois, m'ôtes la parole, ce serait m'ôter la vie.

*L'*ABBÉ.

Nous nous trouvons trop bien de votre existence et de ce qui y contribue, pour consentir à cette privation. Soyez aussi juste à notre égard, et ne laissez pas ignorer à Médor un de vos plus agréables talens : vous lui devez

bien un peu de correctif, une jolie chanson peut acquitter vos dettes.

DORIVAL.

Madame la Baronne préfère les duo, voudrait-elle.....

La BARONNE.

Cela demande trop d'apprêts; du simple, nous sommes sur l'herbe; mais ce n'est pas moi qui enchanterai l'abbé, je suis dans mon jour d'épigrames, la musique s'y prête mal; il nous faut du tendre, et de Lintz l'est plus que moi, cela est jugé.

Madame de LINTZ.

Autre folie, je tremble comme ces feuilles.

MÉDOR

Médor à madame de Lintz.

Si vous me permettiez de soutenir votre voix ?

Madame de Lintz.

Savez-vous l'air : *Que ne suis-je la fougère.*

Médor.

Je ne sais rien, mais j'accompagne tout.

Madame Saintré.

Je voudrais bien de cette ignorance.

Le Comte.

Ingrate ! que vous manque-t-il ?

Madame SAINTRÉ *regardant tendrement son Mari.*

En effet, rien.

La BARONNE.

Le marquis va rendre fades toutes nos femmes avec ces adorations, et la chanson les achevera.

Madame de LINTZ.

Cela se pourra, elle fond les pierres, et donnera lieu à plus d'une interprétation ; mais me voilà appuyée de mon paladin, obligé par les lois de la chevalerie de me prendre sous sa tutelle, cela m'enhardit. (*à Médor*) Allons, êtes-vous prêt ?

(Elle chante.)

AIR : *Que ne suis-je la fougère.*

J'AI donc perdu l'espérance
D'être au plus cher des amans !
Ma tendresse et ma constance
Vont prolonger nos tourmens !
Cette chaine fortunée,
Ouvrage d'un double amour,
Détruite par l'hyménée,
Se renoncera-t-elle un jour ?

JAMAIS ma plainte importune
Ne troublera ton bonheur :
Je sais trop qu'à la fortune
Tu dus immoler mon cœur ;
Mais ce cœur toujours fidèle,
Et glorieux de ta foi,
A tous autres vœux rebelle,
Se conservera pour toi.

Ah ! si ton âme constante
Se plaît à nourrir nos feux,
Il sera pour ton amante
Encor des momens heureux.
L'hymen, sans délicatesse,
S'endort au sein des plaisirs,
Tandis qu'Amour est sans cesse
Eveillé par les desirs.

(A Médor.)

Vous accompagnez comme un ange.

Médor.

C'est que j'entendais une voix céleste.

Madame de Lintz.

Pour trois chétifs couplets, un aussi joli compliment, c'est avoir fait une assez bonne journée.

La Baronne.

Pas si mauvaise, et je m'en vante encore.

L'Abbé.

Quel charme la musique répand autour d'elle, quel empire elle exerce sur les sens, surtout lorsqu'une voix timbrée et sentimentale en porte l'expression à l'âme.....

La Marquise.

Doucement, l'abbé, le désir à ses dangers.

Madame Saintré.

J'excuse cette sensibilité, elle fait l'éloge du cœur, et je crois que l'être assez mal organisé, pour

rester froid à des accens mélodieux, est un être manqué qui fait affront à la nature.

Le Comte.

On peut juger de l'influence que la musique avait chez les Grecs, par ses différens modes. L'un éveillait la valeur du héros, l'enflammait, et lui faisait opérer des prodiges (1); l'autre plus grave, plus majestueux, inspirait une crainte religieuse, et servait à célébrer les Dieux (2); le troisième, consacré à l'amour, amolissait les cœurs, et les disposait aux faveurs de ce Dieu (3).

(1) *Le Phrygien.*

(2) *Le Dorien.*

(3) *Le Lydien.*

Dorival.

Malheureusement, nous n'avons que des citations à ce sujet, et point d'exemples. Ce n'est pas que je doute des effets que la musique devait opérer sur un peuple infiniment délicat, doué d'organes sensibles à l'excès, son génie le portant alternativement aux grandes choses, et aux rafinemens du luxe et de la volupté, tout concourait en lui, à multiplier les impressions de la mélodie, ou à donner plus d'influence aux stimulans accords de l'harmonie.

Médor.

La mélodie était plus familière aux Grecs dans le genre tendre;

rarement ils accompagnaient leur voix autrement qu'avec la lyre, ou quelques instrumens à cordes de cette espèce; alors la voix avait presque seule le mérite de l'effet, et c'est bien, selon moi, le plus sensible; car la flûte n'a la préférence sur les autres instrumens à vent, que par l'analogie de ses sons avec la voix humaine.

Dorival.

On a tellement perfectionné le cor et la clarinette, qu'ils font le même plaisir que la flûte.

Madame Saintré.

Non pas à moi; je ne leur trouve pas le moëleux, le louzé, si je

puis employer ce terme, d'une flûte parfaite.

L'Abbé.

C'est le mot. Une voix faible, mais juste, soutenue par la méthode et le goût, est toujours sûre de plaire, et une flûte médiocre n'a pas cet avantage.

Madame de Lintz.

Par exemple, je le dis sans compliment à Médor, il m'a raccommodé avec la mandoline; j'avais toujours trouvé cet instrument et ses pareils d'une sécheresse, d'une ingratitude, qui m'ôtait le plaisir d'un accompagnement, tel savant qu'il fut; mais il a le talent de faire gémir ses cordes, et d'en ti-

rer des sons harmoniques qui vont à l'âme, comme ceux de l'harmonica.

La Baronne.

Il me semble que la mandoline accompagne mieux les morceaux légers, comme.... *Le doux climat de l'Ausonie*.... (*à Médor*) Auriez vous dans votre magasin d'impromptu quelque chose de ce genre?.... Ah! un morceau de la Frascatana, ce charmant opéra, que je suis désolée qu'on ne nous donne plus..... *Non dubitare bel idol mio*..... Vous le savez sûrement ?

Médor.

Je n'en sais pas les paroles.

La Marquise.

Et cela vous embarrasse, vous qui improvisez comme la Corilla (1) ?

Médor en prélude.

Echo, ne sois pas muette
Pour mes timides accens;
Mais que ta voix n'en répète
Que les sons les plus touchans.

Air : *Non dubitare.*

Oui, chère amante,
Toujours constante,
Mon âme ardente
N'aime que toi.

---

(1) *Fameuse improvisatrice de Florence.*

Je te le jure,
Jamais parjure,
Crois en ma foi.
Oui, etc.

La beauté tente,
L'esprit enchante,
La voix touchante
Emeut le cœur.
Mon Isabelle
Est tendre et belle
L'esprit chez elle
Brille en sa fleur.
Oui, chère amante, etc.

La Baronne.

Comte, comment les Grecs appellaient-ils le mode qui rendait les femmes rêveuses ?

Saintré.

SAINTRÉ.

Et qui enchantait les hommes ?

La MARQUISE.

Le mode par excellence, puisqu'il convient à tout le monde. (*à Médor*) Charmant chanteur, venez recevoir la couronne d'Anacréon, en attendant celle du Dieu qu'il célébrait et qui vous inspire.

Fin de la Xme. Promenade.

XIme. PROMENADE.

Madame de LINTZ.

HIER, en nous retirant, j'ai donné une tâche à Médor; comme à dit la baronne, il paraît avoir un magasin d'impromptus: je lui ai demandé des couplets, pour savoir s'il nous donne de son crû, toutes les fois qu'il nous régale d'une nouveauté. Je l'ai fait épier; toute la matinée, il s'en est occupé, et n'ayant pas paru depuis le dîner, il y a à parier qu'il veut finir.

L'Abbé.

Il a l'accent italien, et il affecte de ne nous rien donner dans cette langue.

Le Marquis.

J'ai mis cette nation hier sur le tapis, pour voir les impressions qu'il éprouverait et le faire parler; mais il évente toutes nos mines, et je ne connais personne plus maître de ses mouvemens, que ce jeune homme. J'ai du nouveau sur son compte, et je suis charmé que son absence nous laisse la liberté de vous lire une lettre que je viens de recevoir du commandeur.

La Baronne.

C'est sûrement le détail du combat, et.....

La Marquise.

Ecoutons d'abord, nous ferons les commentaires après.

Le Marquis lit.

« J'ai de grands torts avec vous, » mon cher marquis, et avec vo» tre respectable épouse : mais » j'en ai d'irréparables avec deux » autres personnes de votre so» ciété ; malheureusement ils sont » de nature à ne me les pardon» ner jamais. Je ne puis donc » offrir en réparation que les re» grets les plus amers et le repen-

» tir le plus vif. Notre ancienne
» amitié me donne des droits à
» votre indulgence, couple aima-
» ble, qui savez apprécier les
» hommes et venir au secours de
» leurs faiblesses : mais ceux que
» j'ai personnellement offensés,
» ne connaissent pas mon cœur
» comme vous; ils me jugeront
» sur mes écarts, et je perdrai
» leur estime : cependant si quel-
» que chose pouvait me consoler
» dans la solitude où je vais me
» confiner, ce serait ce sentiment,
» il me dédommagerait de ceux
» dont je ne suis plus digne.

» Je vais vous dire bien des
» choses, mon ami, et vous en
» laisse beaucoup plus à deviner ;
» l'honneur m'en fait un devoir.

» C'est déjà trop d'une faute ca-
» pitale, dans le cours de la vie,
» on ne m'en reprochera pas une
» seconde.

» Deux passions m'ont égaré;
» l'amour et la fierté. La nature
» me donna un cœur sensible, et
» l'éducation m'exagéra la dis-
» tance des humains entre eux :
» voila la double source des torts
» dont je me punis assez sévère-
» ment, pour n'avoir plus à crain-
» dre de rechute.

» Les graces naturelles, la tour-
» nure d'esprit et la sensibilité
» gaie de madame de Lintz m'a-
» vaient séduit. Jusque-là je n'a-
» vais à me reprocher, que l'oubli
» d'un devoir, dont le ton du siè-
» cle semblait me relever, et quand

» la raison me rappellait mes dix
» lustres complets, je trouvais
» dans la société des exemples
» qui achevaient de m'entraîner.
» La lenteur de mes progrès ne
» m'étonnait, ni ne me rebutait :
» malheureusement imbu des prin-
» cipes à la mode, qui ne sont pas
» favorable aux femmes, j'étais
» persuadé que leur défaite n'était
» retardée que par leur manège ;
» j'attendais donc du tems son
» effet ordinaire, lorsque le ha-
» zard a conduit près de nous l'é-
» tranger qui m'a fait commettre
» deux injustices à la fois.

» Quelque soit la nature des pré-
» ventions, anneaux d'une chaîne
» invisible, il n'en est pas moins
» certain qu'elles agissent sur

» l'homme avec une puissance
» d'autant plus irrésistible que le
» principe en est plus secret.
» Ce jeune homme, que la nature
» recommande par les plus belles
» formes extérieures ; qui déve-
» loppe, avec modestie, tout ce
» qu'une éducation soignée, même
» recherchée, peut ajouter à ce
» premier bienfait..... Eh bien !
» loin de partager l'enthousiasme
» qu'il inspirait par degrés, il
» me repoussa dès l'abord ; mes
» questions furent méprisantes,
» mes observations d'une ironie
» amère, et plus il étonnait tout
» le monde par son aménité et
» son instruction, plus je me sen-
» tais dévoré d'un mélange de
» honte et de fureur.

» Ces deux passions furent à
» leur comble, lorsque je crus
» m'appercevoir de la préférence
» qu'il accordait à madame de
» Lintz, et que j'osai soupçonner
» qu'elle en était flattée. Je ne veux
» rien cacher; j'ai la méchanceté
» de me faire un complice ; il fut
» séduit par mon adresse, qu'il
» soit éclairé par mes aveux.....
» Pardon femme estimable autant
» qu'adorable, pardon, encore
» une fois; c'est le propre de la
» jalousie d'avoir le regard lou-
» che, et de calomnier tout ce
» qui l'ombrage : j'étais malheu-
» sement atteint de cette funeste
» maladie ; vous en savez les sui-
» tes, daignez les oublier, en fa-
» veur de mon repentir.

» Mais, mon cher marquis ;
» ce que vous ignorez, c'est l'ex-
» cès des générosités de mon ad-
» versaire, après le billet le plus
» outrageant que l'extravagance
» puisse dicter. Admirez et plai-
» gnez l'inconséquence humaine !
» Moi qui voulait croire ce mortel
» né dans la fange, qui pensait
» ne l'avoir couvert de mon mé-
» pris que par cette raison, je
» lui fais un défi, qui le met à
» mon niveau ; il se présente no-
» blement, et quoique je me fusse
» promis de savoir à qui j'avais
» affaire, avant d'en venir à un
» combat, je m'y présente brus-
» quement et lui jette un pistolet ;
» la soif de son sang, confond
» toutes mes idées, au point d'é-

» teindre en moi la flamme de
» l'honneur ; quoique l'agresseur,
» je ne rougis pas d'accepter l'of-
» fre qu'il a la générosité de me
» faire, de tirer sur lui le pre-
» mier..... A dix pas ! heureu-
» sement que le même emporte-
» ment qui avait troublé ma tête
» dérange ma main, je manque
» cet homme extraordinaire, et
» je me trouve à sa discrétion.

» redoublés d'attention et d'é-
» tonnement, vous tous qui lirez
» ma lettre ; je n'obmets pas une
» syllabe de tout ce que m'a dit
» mon loyal vainqueur, en me
» tenant en respect avec son pis-
» tolet.......

« *Une grande passion vous*
» *domine, et a dérangé votre*

*» raison; vous venez de faire
» l'action d'un fou. En contra-
» diction avec vous-même, vous
» avez de plus oublié ou dédai-
» gnez les usages établis par
» l'honneur. Je suis maître de
» votre vie, et je ne parais la
» menacer, que pour avoir le
» tems de vous rappeller à vous-
» même, et de vous apprendre
» que le mépris qui n'a pas pour
» cause une conduite blamable ;
» ou de mauvaises actions, est
» toujours injuste, et retombe
» tôt ou tard sur celui qui osa se
» le permettre. Par la compa-
» raison de mes procédés avec
» les vôtres, vous pouvez juger
» de quel côté est la vraie no-
» blesse. »*

» Ici

» Ici il a tiré son coup en
» l'air.

» L'éclair n'est pas plus rapide
» que la révolution qui s'est faite
» en moi ; je n'ai pas rougi de
» tomber aux pieds du plus grand
» de tous les hommes; oui, c'était
» un géant pour moi, que dis-je ?
» c'était un dieu, qui venait de
» déchirer le bandeau étendu de-
» puis cinquante ans sur mes
» yeux. J'ai vu l'orgueil ce qu'il
» est, l'hydropisie de l'âme ; l'a-
» mour, la fiévre du printems de
» l'homme ; le reproche de son
» été ; la honte de son automne,
» l'opprobre de sa vieillesse ; et
» la jalousie, l'humiliation de
» tous les âges.

» Cependant, mon ami, ne me

» plaignez pas de tant de dégra-
» dation ; elle m'a valu un trésor
» inappréciable ; l'estime et l'ami-
» tié de l'humain surnaturel au-
» quel je dois, dans tous les sens,
» le jour qui m'éclaire. Ne m'en
» demandez pas davantage, en me
» répondant à Malthe, où je serai
» dans un mois, et où je compte
» finir ma carrière. La plus grande
» preuve d'estime et d'amitié que
» vous puissiéz me donner, c'est
» de m'instruire exactement de
» tout ce qui intéressera l'être
» prodigieux que je laisse avec
» vous. Puisse le ciel verser sur
» lui ses plus abondantes faveurs,
» si le plus digne y a droit,
» quel mortel en sera plus com-
» blé! etc. »

La Marquise.

Pauvre commandeur ! à son âge, quelle terrible leçon ! et les faibles mortels osent avoir de l'orgueil !

Saintré.

Et se livrer, sans réflexion, aux mouvemens toujours injustes de la prévention !

Dorival.

J'expie cruellement celle qui m'a préoccupé ; j'en reconnais toute l'iniquité, et le commandeur n'aura pas fait un vœu inutile. (*à mad. de Lintz.*) Je dois imiter sa franchise, madame, après m'être rendu coupable de sa témérité.

La Baronne, *à Dorival.*

Tandis que je pleure d'un œil, vous me faites rire de l'autre ; et vous aussi ? Ma foi, de Lintz, vous voilà le second tome de la belle Hélène, prions le ciel que le château d'Arville n'ait pas le sort de l'antique Pergame : heureusement que les quatre prétendans qui nous restent, sont les moins fous.

Madame de Lintz.

Comment pouvez-vous, baronne, conserver votre légèreté dans une circonstance qui nous fait encore frémir, et où tout le monde est partagé entre deux

hommes qui méritent également notre admiration?

L'Abbé à la Baronne.

Vous faites violence à votre cœur, comme si votre gaîté faisait un rôle; car vous ne pouvez pas être insensible à des événemens aussi extraordinaires qu'intéressans.

La Baronne.

Eh bien! cet abbé me gronde aussi; bon homme, vous ne savez donc pas que plus on a de sensibilité, plus on fait d'efforts pour échapper à ses effets?

Le Comte.

Vos larmes vous trahissaient,

mais celles de l'abbé ne lui ont pas permis de s'en appercevoir; et notre cher Saintré n'a pas eu un intervalle pour manifester le sentiment qui l'affecte.

Madame SAINTRÉ.

Oh ! j'en éprouve tant, que je ne saurais les démêler, et que j'étouffe.

Le MARQUIS.

Il faut cependant prendre une résolution : ferons-nous part à Médor de la lettre du commandeur, ou la lui laisserons-nous ignorer ?

Le COMTE.

Je crois qu'il est prudent, pour toutes sortes de raisons, de la lui

cacher. Nous voilà à - peu - près rassurés sur sa naissance ; il n'y a même rien de si clair, d'après les obscurités de la lettre ; mais le motif du déguisement n'est pas encore connu : il importe peut-être à quelqu'un ici de le pénétrer.... (*regardant mad. de Lintz.*) Puis-je parler ?.... cet embarras m'arrête.... il paraît que je commettrais une indiscrétion.

Madame SAINTRÉ avec embarras.

Cela peut nous regarder toutes....

La MARQUISE à Dorival.

Mon cher Dorival, rendez-moi le service d'aller au château, voir

pourquoi Médor ne vient pas et de nous l'amener.

DORIVAL.

Je me reproche de n'y être pas encore allé, et j'y cours.

(Il sort.)

Madame de LINTZ se jettant dans les bras de la Marquise.

Ma bonne, ma généreuse amie! recevez-moi et cachez-moi dans votre sein; j'y puiserai la force dont j'ai besoin pour un aveu.... qui, un moment plutôt, n'aurait pu m'échapper.

La MARQUISE.

Il est fait, ne nous en occu-

pons plus, mais bien des moyens de mettre votre gloire en sûreté.

Le Marquis.

Raisonnons sans préoccupation; Médor vous aime, nous en sommes peut-être plus sûrs que vous; votre cœur parle pour lui; jusques-là vous voilà de niveau; mais cette conformité n'est pas la seule considération qui puisse décider vos amis. Nous sommes persuadés, comme le comte, que le jeune homme est bien né; mais votre fortune n'est pas immense, et nous ne connaissons pas la sienne.

Madame de Lintz.

Ce ne serait pas à mes yeux le

véritable obstacle ; mais rien ne saurait me déterminer à changer mes dispositions (*montrant M. et mad. de Saintré.*), pour ces chers enfans qui m'en tiennent lieu.

SAINTRÉ.

Nous feriez-vous l'injustice de nous croire capables de regretter un sacrifice qui assurerait votre bonheur ?

Madame SAINTRÉ.

Ma tante, nous en soupçonner, ce serait altérer le nôtre ; promettez-nous de ne pas vous arrêter à cette considération.

Madame de LINTZ.

Votre générosité, mes enfans, la rend encore plus puissante.

Le Comte.

Ce n'est pas tout cela ; le point essentiel est de découvrir le véritable motif du déguisement de Médor. Notre amitié veille pour vous, aimable de Lintz, j'ai déjà fait quelques progrès physiques ; l'abbé s'est réservé les découvertes morales, et il avance. Moi, je sais que notre homme, sous l'uniforme de Figaro, a une montre et de l'argent, quoique tout cela ne paraisse pas : il y a du système là-dessous. Donnons-nous le tems d'en savoir davantage : mais pour y parvenir plus aisément, ne paraissons ni le trop sonder, ni le surveiller : sur ses gardes, et avec un tact exquis, il redoublerait

d'attentions sur lui-même, et nous échapperait. Vous, chère de Lintz, employez l'art d'une femme adroite, aimable et aimée, à fouiller dans son âme et à l'amener à quelques aveux. Le voici, Dorival l'a manqué; paraissons continuer nos exercices ordinaires.

Médor avec gaîté.

Si j'avais le droit de quereller, je débuterais par là; personne n'a eu la charité de m'avertir du départ, et je regrette tout ce que j'ai perdu depuis que la compagnie est rassemblée.

La Baronne.

Nous avons aussi regretté quelqu'un; mais comme il faisait des

impromptus,

impromptus, c'eût-été encourir le ressentiment du dieu du Pinde, il écorche quelquefois les gens.

Médor.

Cette crainte ne pouvait agiter que moi, quoique je ne m'avise jamais de lutter contre mes maîtres.

Madame de Lintz.

Leur obéissez-vous plus volontiers?

Médor.

Mon dévouement est plus sûr que mon talent.

Madame Saintré.

Il faut donner de l'exercice à l'un et à l'autre : vous avez là un

double rouleau qui nous annonce une double faveur d'Apollon et de Polymnie.

Médor.

Je n'ai garde d'interrompre la lecture ou la conversation commencée, par un hors-d'œuvre qui n'a que le mérite de l'intention et de l'obéissance.

La Marquise.

Nous n'avons rien lu; nous causions en vous attendant. Dorival est même allé vous chercher. Le voilà qui revient.

Médor allant au devant de Dorival.

Je suis honteux, monsieur, de la peine que vous avez prise.

DORIVAL.

Vous nous manquiez, et je partageais sincèrement le regret que cette privation causait à tout le monde.

La BARONNE.

On me reproche ma mauvaise tête, et il faut que ce soit moi qui réfléchisse que Saintré n'a pas encoré étrenné; je réclame son tour, la chanson viendra après; l'attente agace le desir.

Madame de LINTZ.

Ah! oui, la grande pièce doit passer avant l'opéra comique.

SAINTRÉ.

Cette grande pièce se réduit à

une fable, qui pourra bien m'exposer comme ma tante, à quelques interprétations.

(*Il lit.*)

LA FAUVETTE
ET
LE SEREIN.

FABLE.

Une jeune fauvette, aussi tendre que belle,
Crut aux premiers soupirs d'un moineau sémillant :
La pauvrette ignorait que plus il est brillant,
Et moins un amant est fidèle.
Son cœur novice et franc trouva l'amour un bien ;
Et c'en est un quand la constance
En faveur des plaisirs fait pencher la balance ;
Sans elle c'est un mal, ou plutôt ce n'est rien.

Fauvette sensible et jolie,
Aimant pour la première fois,
Moineau fit la folie
De l'aimer quatre mois.
Pour lui c'était un siècle : aussi, las de sa chaîne,
Sur la branche où l'amour couronnait leurs desirs,
Fauvette un jour racontant ses plaisirs
Aux échos de la plaine,
Moineau s'avisa de bailler.
Bailler auprès de ce qu'on aime !
Une coquette eût pu railler,
Mais lorsque l'amour est extrême,
Un rien va jusqu'au cœur, et tout le monde sait
Qu'objet qui nous ennuie à coup sûr nous déplaît.
Fauvette au désespoir de tant d'indifférence,
Outre mesure s'affligea,
Chanta toujours, mais négligea
Roulades, agrémens, cadence :
La douleur exclut l'art. Désormais ses chansons
Ne parlèrent que d'inconstance,
Et de regrets et de soupçons.

Un serin du même bocage
Soupirait aussi ses malheurs ;
Une tourterelle volage,
Dès le dernier printems faisait couler ses pleurs.
Conformité souvent devient le nœud des cœurs.
Les leurs soulagés, plus paisibles,
Etaient restés non moins sensibles :
Bientôt le plaisir de se voir
Fut un besoin pour eux, calma leur désespoir :
Fauvette tendre et caressante
Réveilla chez serin l'amour et les desirs ;
Bientôt sa flâme impatiente
Eclata dans ses yeux, brûla dans ses soupirs ;
Tous les soins raffinés de la délicatesse,
L'empressement et les transports,
Les sacrifices, les efforts
Pour calmer les élans d'une vive tendresse,
Tout peignait à fauvette un véritable amant,
Tout le lui promettait constant.
Un jour entrelaçant leurs aîles,
Ils jurèrent d'être fidèles ;

Serin le fut, pour son tourment;
Car fauvette bientôt oublia le serment;
Et quand l'amour avec l'aurore,
Vers elle ramena serin,
Plus tendre que la veille encore,
Le pauvret n'essuya que caprice et dédain.
Cette brusque froideur excita ses alarmes,
La douleur fit couler ses larmes;
Envain sa fauvette il pressa,
La supplia, la caressa,
Rien ne put émouvoir cette amante cruelle:
« Il faut, il faut, dit-elle,
» Oublier votre amour; j'ai vu passer moineau,
» Le mien s'est rallumé, c'est pour jusqu'au tombeau.»
A son chagrin, à sa détresse
Serin fut prêt de succomber,
Sans un peu de dépit, qui soutient la faiblesse,
De sa branche il allait tomber.
Sous la plus épaisse ramée
Il alla cacher ses malheurs,
Son désespoir, et sa honte et ses pleurs.

Cependant fauvette alarmée,
Qui du moineau peut-être éprouva les rigueurs,
Se repentit des siennes.
« Sur ma branche, dit-elle un jour au triste oiseau,
» Je veux que tu reviennes;
» Ami, tu m'aideras à porter le fardeau
» Du malheureux amour qui tourmente mon être;
» Avant lui, si mon cœur avait pu te connaître,
» Je t'aurais adoré; car t'aimer est trop peu. »
Enivré par un tel aveu,
Serin, déjà flétri, reprit un peu courage;
Il chanta d'abord l'amitié,
Pour plaire au moins par son ramage;
Cette délicatesse excita la pitié
Dans le cœur de fauvette;
Une flâme tendre et discrette
Obtient à la fin du retour.
Dans la saison des fleurs, à la fin d'un beau jour.
Serin se mourant de tendresse,
Dans les beaux yeux de sa maîtresse,
Où le trouble et l'ennui se peignaient tour-à-tour;

De son bonheur croit voir briller l'aurore;
Son cœur palpite, et sa voix s'affaiblit;
Son aîle bat, et l'espoir l'embellit:
Il s'approche en tremblant, soupire, hésite encore,
Son bec s'entr'ouvre pour presser
Le bec de son amante, Amour vient les croiser.:
Mais la nuit devenant plus sombre
Couvrit leurs baisers de son ombre.
Si l'on en croit les indiscrets Zéphirs,
Le myrthe qui servit de trône à leurs plaisirs,
Fut desséché par leurs brûlans soupirs,
Et de cette nuit le bocage,
Qu'attristait autrefois
Leur gémissante voix,
Retentit chaque jour du plus tendre ramage.

R.

La Baronne à Madame Saintré.

Fauvette, il ne faut pas brûler l'autel du plaisir, il n'y a qu'un phœnix.

clame; mais un fait exprès annonce plus de prétentions.

Madame de LINTZ.

Vous êtes déjà sûr de mon indulgence.

MÉDOR.

Puisse ce sentiment avoir une gradation!

(*Il chante.*)

AIR: *Hier, dans la Prairie.*

HIER, de la prairie
En revenant au frais,
Tu me marquas l'envie
D'avoir quelques couplets:
Bergers, bois, paysage,
Prescrits à mon pinceau,
Rien ne me fait image,
Rien ne prête au tableau.

En conversant ensemble,
Je n'avais vu que toi;
Lorsque le goût rassemble,
Voit-on autour de soi?
Tandis que, trop paisible,
Rien n'occupait ton cœur,
Le mien, toujours sensible,
Caressait une erreur.

Mais cette erreur, je l'aime;
Ah! ne la détruis pas:
Tu sais qu'un songe même
Séduit par ses appas.
On croit ce qu'on desire,
Souvent pour le bonheur
Nous prenons le délire,
Qui flate notre cœur.

La Baronne.

Il faut pourtant convenir, et je

je commence un peu tard à m'en appercevoir, que je suis d'une bien bonne pâte, je prêche toujours pour le saint d'autrui, et j'oublie ma chapelle. Parti vacant, aussi bien que de Lintz, je n'ai pas un Sigisbé seulement, pour me donner *lo sventaglio ed i guanti* (1).

LE COMTE.

C'est qu'un Sigisbé ne borne pas là ses prétentions, et que celui qui vous offrirait l'éventail, courerait risque d'en avoir souvent sur ses doigts.

---

(1) *L'éventail et les gants.*

La Baronne.

Que les peureux cachent leurs pattes, mais que les autres soient plus hardis. Je ne veux pas aller sur les brisées de de Lintz, en lui laissant les hommages; que je partage au moins les chansons.

Madame de Lintz.

Mais, si elles n'en sont que le passe-port.

La Baronne.

Ah! cela est clair, madame veut tout garder. Médor est-il aussi avare ?

MÉDOR.

Le cœur ne peut jouer deux roles,
Quand ses projets sont découverts :

(*A la Baronne.*)

Mon esprit vous promet les airs ;

(*A Madame de Lintz.*)

Mais daignez garder les paroles.

La Baronne.

Cela est encore sans équivoque. J'aime les gens francs, on sait à quoi s'en tenir avec eux. Si bien, de Lintz, que vous voilà décidément la véritable et non contrefaite Angélique.

MÉDOR.

Madame la baronne, le poéte

et le peintre, auxquels on doit associer le musicien, ont toujours eu la faculté de tout dire dans leur langage; mais dès que vous en sortirez, ils rentreront dans le cercle du respect et des bienséances.

La Baronne.

La ruse et la fiction sont également du ressort de la prose; mais l'amazone chinoise avait un empire, vous avez bien au moins une baronie?

Médor.

Le brave soldat, dont je porte le nom, n'avait qu'un cœur qu'il m'a légué.

La Marquise.

Il vous a transmis bien d'autres choses, et son exemple est de bien bon augure; mais nous saurons imiter sa discrétion, tant que la vôtre nous laissera livrés aux conjectures. Comte, une lettre de Zélis : il est bien tems de revenir à cette aimable amie.

Le Comte.

Je ne puis plus mettre de suite à notre correspondance, elle deviendrait trop volumineuse, je me bornerai aux lettres que je croirai les plus intéressantes, et je vais commencer par la première qu'elle m'écrivit après mon départ.

(*Il lit.*)

Sixième Lettre de Zélis.

« Vous avez paru desirer si
» sincèrement de trouver un mot
» de Zélis, à votre arrivée, que
» s'y refuser, eût été pour elle un
» sacrifice au-dessus de ses forces.
» Je n'ai qu'une minute, mais je
» l'emploierai du moins à vous as-
» surer combien j'étais loin de
» cette indifférence que j'affectai
» au moment de notre séparation.
» mille motifs me forçaient à pren-
» dre ce ton léger, qui me coûta
» beaucoup, je l'avoue ; je vis
» aussi combien vous preniez sur
» vous ; mon cœur apprécia vos
» efforts, croyez qu'avec lui tout

» est compté. Aimez-moi, je sens
» que je ne puis plus me passer
» de ce bonheur ; mais aimez-
» moi.... comme nous en sommes
» convenus. Soyez raisonnable ;
» craignez d'altérer votre santé,
» la mienne en dépend peut-être
» beaucoup. Cherchez à vous dis-
» traire ; allez voir vos jolis en-
» fans dès votre arrivée : leurs ca-
» resses et l'intérêt vif qu'ils vous
» inspirent, l'emporteront peut-
» être dans votre cœur sur tout
» autre.... N'importe, c'est un de-
» voir, il est sacré. Embrassez-les
» à mon intention ; je vous en par-
» lai beaucoup la veille de votre
» départ, pour vous rappeler que
» vous aviez une perspective de
» plaisir faite pour votre âme.

» Allez aussi causer avec Pou-
» ponne, avec cette aimable amie,
» qui sera sûrement bien sen-
» sible au plaisir de vous revoir.
» Dans le sein de la nature et
» de l'amitié, dussiez-vous m'ou-
» blier, si vous le croyez néces-
» saire à votre bonheur, n'hésitez
» pas... Mais non, je n'aurai pas
» ce chagrin, vous m'aimerez
» comme une amie estimable et
» sincère, qui vous a voué pour
» la vie tous les sentimens que sa
» position lui permet. Bornez-y
» vos vœux, ô mon ami! et notre
» liaison ne pourra qu'augmenter
» notre félicité. J'ai quitté l'amie
» pour vous entretenir, je re-
» tourne chez elle pour parler
» de vous : donnez-moi de vos

» nouvelles dès que vous le pou-
» rez ; croyez que je les attendrai
» avec impatience ; la distance
» qui nous sépare m'effraie, mais
» je réfléchis que le cœur sait la
» franchir.

» Adieu, vous que j'aime à
» croire mon ami ; je songe et
» songerai toujours à vous ; cette
» assurance vous prouve que je
» ne mérite pas ce ton de plainte
» qui règne dans la pièce que vous
» me donnâtes en partant, et que
» je vous aime... autant qu'il m'est
» permis d'aimer. »

Madame de LINTZ.

Charmante fille ! éloignée de son ami, sans espoir peut-être de le revoir ni d'être jamais rien de

plus que son amie! Cette position pénètre une âme sensible.

La Baronne.

Et bien profondément, encore les comparaisons ont cela d'agréable, qu'on croit y être.

Madame de Lintz.

Est-ce qu'on ne fera pas des petites maisons pour cette baronne?

La Baronne.

Il y aurait conscience de m'enfermer toute seule, vous voyez que j'ai beau quémander un attentif, faire jusqu'à des bassesses, personne ne ramasserait mon mouchoir s'il m'échappait; encore quand on est deux, et...

(Elle chante.)

QUAND on s'aime bien,
On souffre sans peine
L'absence, la gêne,
On chérit sa chaîne,
Et la prison n'est rien.

La MARQUISE.

Il est sûr que j'ai fait une grande école, d'avoir oublié une marote et des grelots.

MÉDOR.

La jolie danse que nous aurions exécutée avec mes castagnettes!

La BARONNE.

Et de la danse avec des airs? Bon! voilà encore une victoire;

je ne désespère pas de débaucher ce Céladon-là en détail.

SAINTRÉ.

En attendant, je voudrais débaucher la Lisette de Dorival, comme un peu prude, elle n'en doit être que plus piquante.

DORIVAL.

La paix n'était jamais long-tems dans le ménage; mes pièces se ressentent de ces tracasseries. C'était une imagination refroidie par des préjugés et des malheurs; il n'y avait que la chaleur des tableaux qui pût lui rendre son énergie première. Comme j'estimais cette femme autant que je l'aimais, j'étais de bonne foi dans

mes peintures. Voici, sous le voile de l'allégorie, la description d'une double situation, dans laquelle je me suis réellement trouvé le même jour.

(Il lit.)

Un amant malheureux, dans un esquif léger,
D'une mer en courroux méprisant le danger,
Sans rames, sans agrets, voguait à l'aventure;
Et son cœur, étouffant le cri de la nature,
Bravait, par désespoir, le perfide élément.
Sa nacelle tantôt touchait au firmament,
Disparaissait après dans les goufres de l'onde;
Immobile, l'œil fixe, en sa douleur profonde,
Il accuse la mort qui semble l'épargner.
« Effacé de ton cœur où je croyais régner,
» Lisette, disait-il, que faire de la vie?
» La plus belle moitié m'en est déjà ravie;
» Inhumaine! et c'est toi, c'est ta coupable main,
» Pour prix de tant d'amour, qui déchire mon sein;

» Ce sein, foyer brûlant, d'où s'exhalait la flâme
» qui passait dans tes yeux, sans allumer ton âme:
» Et tu crus m'abuser, soit rigueur, soit pitié,
» En m'offrant les douceurs d'une froide amitié!
» A moi, qui de l'Amour n'aproche les autels,
» Que pour y proférer des sermens éternels.
» De mes sens, de mon cœur surmontant le murmure,
» J'ai pourtant, et pour toi, j'ai vaincu la nature:
» Un triomphe imparfait, arrosé de tes pleurs,
» En poison, pour mon âme, eût changé tes faveurs.
» Amans! quand de Paphos le myrthe vous couronne,
» De quel prix vous est-il, sans la main qui le donne?
» Mais lorsque sur son sein, appuyant votre cœur,
» La beauté, sans regrets, vous cède cette fleur,
» Elle devient pour vous un délicat emblême;
» Par l'organe des sens son âme vous dit: J'aime.
» Voluptueux aveu! chaste félicité. . . . .
» Ce plaisir, dans tes bras, mon cœur l'aurait goûté...
» Mais, Amour, mon erreur fût devenue un crime,
» Et c'était t'immoler une double victime.
» De ta modeste sœur garde au débile amant

» L'équivoque nature et le froid sentiment;
» Sa chaleur éphémère est toute dans sa tête. . . »
Ainsi parlait Hylas, au fort de la tempête,
Quand sa barque en débris, s'abîme au fond des flots;
Il devient le jouet et des vents et des eaux.
L'Amour en eut pitié, ce dieu calma l'orage,
Il soutint, en nageant, Hylas jusqu'au rivage.
A ce miracle, Amour, borna-t-il ses faveurs?
Non, Lisette déjà, détestant ses rigueurs,
A ses craintes enfin reconnaît sa blessure:
De l'absence d'Hylas tout en elle murmure;
On l'a vu sur les flots, ils étaient irrités. . .
« Amour! épargne-moi des tourmens mérités,
» Dit Lise tout en pleurs, et volant sur la plage,
» Mon amant! rends-le-moi, mon cœur sera le gage
» De ma reconnaissance et d'un retour constant. »
Hylas mourant, Hylas et la voit et l'entend;
Ce vœu r'ouvre son âme aux douceurs de la vie:
Il lève avec effort sa tête appesantie. . . . .
Déjà Lisette en pleurs la réchauffe en son sein,
Déjà le cœur d'Hylas palpite sous sa main,

Et des baisers de feu lui rendent l'existence ;
De ses premiers transports il sent la violence :
Son œil brille d'amour, le délire s'y peint ;
Tremblante pour ses jours, déjà Lise le craint,
Les bras, les mains d'Hylas pressent de la bergère
Et la main caressante et la taille légère ;
Il est à ses genoux errant sur mille appas. . .
Viens nous décrire, Amour, la fin de ces combats,
Et comment le berger, par les secours propices,
S'enivra, sans mourir au torrent des délices.
Les filles de Nérée et les Tritons bruyans
Chantèrent les plaisirs de nos heureux amans ;
Mais aux yeux des mortels, du manteau du mystère,
Tu voilas ces secrets sacrés pour le vulgaire. . .
Le bonheur des cœurs purs est exempt de regret,
Et l'Amour n'est pour eux que décent et discret.

Le Comte.

Il faut de ces sortes d'épreuves aux poétes; pour allumer leur

verve, le chant du bonheur est presque toujours fade.

Madame de Lintz.

Après cela, faites celui de ces messieurs.

Médor.

Quand on sait le prix du bonheur, on en est digne, et plus on l'achète cher, moins on est tenté de le mettre en musique.

La Baronne.

Vous avez un fond de galanterie bien inépuisable; à quelle école avez-vous donc été?

Médor.

A celle de la constance et de la

bonne foi... Hélas! à quoi m'ont-elles servi!

L'Abbé.

Ne serait-ce pas la cause de votre vœu?

Médor.

Je n'en ai plus qu'un à former; ce sera le dernier, et vraisemblablement le plus inutile.

La Marquise.

Il ne faut désespérer de rien; mais pour atteindre au bonheur, l'esprit de système et les chimères, sont des guides dangereux. La franchise, la confiance me paraissent de meilleurs postillons.

Allons souper ; et bouche close sur sout ce qui est arrivé ; nos gens sont déroutés, ne réveillons pas leurs soupçons.

Fin de la XIme. Promenade.

XIIME. PROMENADE.

Le Marquis et l'Abbé seuls, sous le Berceau.

L'ABBÉ.

MARQUIS, je vous ai donné rendez-vous ici, avant l'heure où nous nous rassemblons, pour vous faire part de mes dernières découvertes. Laurent a vu sortir Médor cette nuit, il l'a suivi jusqu'à la grande remise, où il a entendu parler à un homme qui l'y attendait. La crainte d'être dé-

couvert, a empêché mon valet-de-chambre d'approcher assez pour distinguer ce qui se disait: tout ce qu'il a pu remarquer dans l'obscurité du bois, c'est que l'homme s'était découvert devant Médor, et panché plusieurs fois, comme un domestique qui parle à son maître et l'assure de son obéissance; en le quittant, Médor l'a rappelé, dans une langue que Laurent n'a pas reconnue, et avec ce ton marqué de supériorité qui paraît naturel au maître, et qui n'offense plus le valet.

Le Marquis.

J'ai la plus grande certitude que c'est un amant déguisé; mais connaissait-il madame de Lintz, ou le

hasard seul l'a-t-il conduit ici? Je l'ignore ; de mon côté, j'ai su d'Avignon que l'homme qui s'est battu avec le commandeur, avait un habit propre, et on a désigné Médor pour la taille et la figure, tel qu'il est ; il a donc du monde à ses ordres à Avignon, et son costume est évidemment une affaire de goût, ou plutôt de système ; mais nous nous perdrons encore long-tems dans les conjectures, si quelqu'heureux hasard ne nous sert pas mieux que les derniers.

L'Abbé.

Cependant les lumières que nous avons, commencent à me tranquiliser sur le compte de no-

tre amie ; cet homme a de la fortune, il en faut pour tenir ainsi à ses ordres, des gens qu'il est obligé de défrayer ; son éducation, son instruction semblent rassurer sur sa naissance...

Le Marquis.

Oui, mais ne pourrait-il pas avoir eu quelque affaire désagréable qui l'eût obligé de s'éloigner de sa patrie ?

L'Abbé.

J'ai peine à le croire ; en tout cas, d'après sa bravoure et la solidité de ses principes, ce ne pourrait être qu'un malheur de circonstances... Non, je crois cet homme un peu romanesque, il

commandeur et Dorival, parce qu'ils ne flattaient que son amour-propre, sans intéresser son cœur; l'inconnu n'y a pas eu plutôt fait brèche, que la pauvreté a vu s'évanouir presque tous ses moyens de défense.

L'Abbé.

C'est cependant la faiblesse même de ce sexe aimable qui devrait lui en assurer, et malheureusement on peut reprocher à l'homme d'avoir altéré dans les femmes ce caractère timide et confiant que la nature leur avait donné comme un charme de plus, sans prévoir que la corruption des mœurs en ferait des armes contre elle-même.

(*Toute la Compagnie arrive.*)

La Baronne.

Le tête-à-tête est séduisant, ne sommes-nous pas de trop ?

Le Marquis.

Mesdames, nous vous avions fait prévenir que nous prenions les devans, pour quelques petits arrangemens à faire ici. J'ai fait apporter des bocals ; les jours diminuent, à sept heures on a de la peine à lire ; nous n'avons pas la mémoire de Médor, qui a tant de choses....

La Baronne.

Surtout dans sa gibecière ; j'ai

une envie démesurée d'en faire l'inventaire.

MÉDOR.

Il ne serait pas long, mais il n'est pas digne d'exciter votre curiosité.

La BARONNE.

Voyons toujours.

MÉDOR.

C'est une plaisanterie ; le chétif mobilier d'un miquelet n'a jamais tenté une jolie femme; pipes, briquet, pierre à fusil, amadou, couteau de six liards, peigne et tasse de buis, cure-dents inutiles la moitié de l'année, mauvais crayon, quelques rouleaux de cordes de mandoline ; voilà, puis-

que vous vous intéressez à ma gibecière, ce qu'elle contient.

La Baronne.

D'abord, j'entends le mouvement d'une montre ; nipe oubliée dans l'inventaire.

Médor.

L'aiguille d'une mauvaise boussole, que mes mouvemens font marcher, cause votre erreur.

Madame de Lintz.

Je n'ai jamais vu de boussole ; faites-moi le plaisir de m'en montrer une.

Médor embarrassé.

Cela n'est pas curieux, et celle-là ne va pas.

Madame Saintré.

Mais c'est seulement pour en voir la forme.

Médor.

La nièce est aussi espiégle que la tante. Eh bien ! si cette boussole se changeait en une mauvaise montre de cuivre, car vous ne connaissez pas tous mes talens; qui a une gibecière doit savoir jouer du gobelet.

La Baronne.

Montrez-nous ce que vous savez; chaque jour nous a déjà valu quelque prodige de votre part, celui-ci s'écoule, il faut étrenner.

MÉDOR.

Madame la marquise, je mets sous la protection de l'hospitalité et du droit des gens, moi et ma pauvre boutique ; sauvez-nous de la descente des jurés, on dit qu'ils ressemblent beaucoup aux familiers du saint-office.

La MARQUISE.

Vous êtes bien sûr que tout ceci n'est qu'une lutinerie, et vous ne nous verrez jamais contrarier sérieusement vos répugnances.

La BARONNE.

Ah ! malin singe, vous me le paierez ; il ne sera pas dit que vous aurez été plus adroit que quatre femmes ; en attendant, pour vous

punir de votre opiniâtreté, comme Napolitain, donnez-nous un morceau italien, mais pas en chanson, votre voix, votre instrument, des yeux que vous savez rendre coquins, tout cela farde votre marchandise, point de charlatanerie.

Medor.

Il y a conscience de défendre la charlatanerie à un joueur de gobelet; c'est couper les ailes à un oiseau, et lui dire : prends ta volée; d'ailleurs, j'ai quitté l'Italie de bonne heure, sa littérature ne m'est plus familière.

Dorival.

Je crois que rien ne vous est étranger, et que la complaisance

qui vous est naturelle, a sa source dans la facilité que vous avez de répondre à tous les vœux qu'on se permet avec vous.

Le Chevalier.

Il n'est pas vraisemblable que vous n'ayez jamais essayé de faire des vers dans votre langue maternelle, vous qui en faites si facilement dans la nôtre.

Medor.

Songez donc que j'ai couru le monde, comme les perdreaux, encore la coque sur le dos.

Le Comte.

Puisqu'en courant le monde, vous avez eu le talent d'en retenir toutes les langues, et meubler

votre esprit et votre mémoire aussi richement, il serait bien extraordinaire; que vous eussiez fait l'affront à l'italien de ne le pas mettre sur vos tablettes.

Medor.

Il ne me conviendrait pas de me faire prier plus long-tems : mais je vous avouerai que j'ai toujours eu une prédilection décidée pour la langue française. L'anglaise est, dit-on, plus énergique; mais je la trouve dure et suffisante : sa prononciation s'éloigne si fort de son orthographe, qu'on la lit sans pouvoir la parler ni se faire entendre; ni comprendre les autres. L'allemande est riche en mots propres, mais encore plus durs

que l'anglaise, par la multitude de ses consonnes, et leur rapprochement, et puis ce verbe, toujours à la fin, fatigue l'esprit, qui est pressé de deviner la phrase. L'italienne a une abondance de synonimes qui l'appauvrit, selon moi ; c'est-à-dire, que le seul mot propre se trouve tellement noyé dans le nombre de ses équivalens, qu'il faut un tact infini pour en faire le choix ; la française a ses défauts, sans contredit ; les articles embarrassent sa marche, et les voyelles sourdes ne sont pas favorables au débit ; mais il me semble qu'avec le secours de cette langue, je trouve toujours le moyen de dire ce que je veux ; elle se prête à tous les genres, et

surtout la nomenclature des arts et des sciences y est d'une richesse infinie ; enfin, la langue épurée par Boileau, Racine, Bossuet, Fénelon, Nicole, Pascal, Fontenelle, Rousseau, Voltaire et Buffon, me paraît la langue par excellence, et je ne suis pas surpris de la préférence que l'Europe lui donne, et qu'elle l'ait adoptée, non-seulement pour la littérature et la conversation soutenue, mais encore pour assurer la clarté des traités politiques.

Le CHEVALIER.

Nous faisons tous les jours testamens, donations et tous autres actes civils en français, et ils n'en

paraissent pas plus clairs, ni moins sujets aux interprétations.

Le Comte.

Ce n'est pas la faute de la langue, mais bien celle des rédacteurs, des juges, des avocats surtout, et plus souvent encore des parties elles-même. Est-ce que l'ignorance ou la mauvaise foi entendent les langues ?

La Baronne.

Beaux dissertateurs, vous donnez dans le panneau ; voilà Médor qui nous échape encore une fois, et le morceau italien restera dans sa gibecière avec la boussole.

Médor.

Non, madame, je vais m'exécuter;

culer ; mais après la préférence marquée que j'accorde à la langue française, permettez-moi de payer mon tribut dans cet idiôme : je vous promets de l'ausonien pour la première séance. Une partie de ce que je vais vous réciter est une imitation d'un charmant épisode de *la Secchia rapita*, poëme du Tassoni. Si tout son ouvrage était de cette délicatesse, et avait cette expression, il balancerait la réputation du Tasse et de l'Arioste.

Le préambule me fut inspiré par un mauvais tour que m'avait joué la lune, je m'en pris à cette déesse, et pour me venger, je décélai ses amours avec Endymion. Permettez-moi de me recueillir

un moment, le morceau est assez long.

(*Après une pause, il récite.*)

ÉPITRE A LA LUNE.

Astre importun, dont la lueur perfide
Met tous les soirs obstacle à nos plaisirs,
Daigne, en faveur d'une beauté timide,
Régler ta course au gré de ses desirs.
Tes sombres feux, trop indiscrets encore,
De nos bosquets percent l'obscurité,
Jusqu'au moment où l'éclat de l'aurore
Ternit l'aspect de ton disque argenté.
Mordant ses doigts, le Mystère en silence,
Du coin de l'œil cherche un lieu ténébreux;
Sous son manteau, la timide innocence
Croit échaper aux regards curieux.

Tu les trahis, trop ingrate déesse;
Toi qui te plus à les favoriser,
Toi qui connus le prix d'une faiblesse,
Et qu'autrefois on vit s'humaniser
Jusqu'à quitter la région suprême,
Pour un berger qui sut blesser ton cœur,
Ce cœur altier qui bravait l'amour même.
On dit qu'alors, livrée à ton ardeur,
Abandonnant un pénible système,
Tu reconnus ce dieu pour ton vainqueur,
Et de la nuit que, dédaignant l'empire,
Laissant ton char aux enfans du cahos,
Tu préféras les douceurs du repos,
Et les plaisirs d'une âme qui soupire,
Au faible honneur d'éclairer l'univers.
Près de l'objet de ton premier hommage,
Craignant l'Amour, même en portant ses fers,
A la faveur d'un complaisant nuage,
Tu crus pouvoir te soustraire à ses yeux;
Soins superflus, trop aveugle déesse,
Ne sais-tu pas que rien n'échape aux dieux?

R 2

En souriant, celui de la tendresse
De ses brandons calculait les effets,
Ces baisers pris, rendus avec ivresse. . .
Mais c'est à toi, qui connus ces secrets,
Toi, dont jadis la muse hermaphrodite
Sut allier au genre hétéroclite,
Au ton burlesque, aux fougues du loisir,
Les doux accens d'une muse fleurie,
Bisare auteur, Scaron de l'Italie (1),
C'est à toi seul à nous les découvrir.

Le dieu charmant qui met d'accord ma lyre,
Le dieu du jour, dans le sein de Thétis,
Renouvelant ses rayons amortis,
Livrait son cœur aux baisers du zéphire;
L'amant de Flore étendait son empire,

---

(1) *C'est le Tassoni, auteur du poème burlesque de la* Secchia rapita, *où se trouvent à côté des tableaux les plus comiques, souvent les plus licentieux, les peintures les plus délicates, telles que celle de l'amour de Diane pour Endymion, dont le morceau suivant est une imitation.*

Son œil humide épanchait ces vapeurs,
Ces doux parfums, que l'art dérobe aux fleurs :
Le soir semblait peint des feux de l'aurore,
Le jour fuyait, sans qu'il fût nuit encore;
Et l'univers aspirait au repos.
Endymion, pour en goûter les charmes,
Fils de l'Erèbe, invoque tes pavots,
Et toi, toi-même, Amour, tu le désarmes,
Il dort: sous lui le gazon se fleurit,
Et la nature en silence sourit.

C'est le moment où quittant l'Empirée,
L'essain léger des amours libertins
Vient d'un jour pur embellir la soirée,
Et des amans couronner les destins.

Ces dieux enfans folâtraient dans la plaine,
L'un y tendait un piège à l'inhumaine,
A l'innocente un autre en préparait :
La tendre Lise en fuyant soupirait,
Craignait la nuit, son berger et sa mère,
Cachait un sein que le vent découvrait,
Tandis qu'aidé de l'ombre et du mystère,

Pour triompher de la jeune bergère,
Loin du hameau le plaisir l'égarait.
Des dieux aîlés la troupe vagabonde
D'Endymion s'approche en s'ébatant;
A ses yeux clos, à son teint éclatant :
« C'est notre aîné, c'est le maître du monde,
» Silence, amour, respectons son sommeil... »
Du beau dormeur la chevelure blonde,
Ombrageait trop son visage vermeil;
D'un doigt léger ils rangent chaque tresse,
Et découvrant les traits d'Endymion,
Toujours séduits, chaque dieu le caresse;
Bientôt sa tête est ceinte d'un feston;
Ses pieds, ses mains, sous de fragiles chaines;
Peignent aux yeux l'esclavage et les peines,
Que sous des fleurs nous cache Cupidon;
L'un de sa bouche aproche une anémone,
L'autre à son teint oppose rose et lys;
Et rose et lys soudain semblent flétris :
De son feuillage un myrthe le couronne,
Et des amours tout partageant l'erreur,

Le dieu des vents modère leur haleine;
Le ruisseau coule avec plus de lenteur :
On n'entend point l'habitant du boçage,
Il est tranquille, ainsi que le feuillage,
Le calme règne, et la terre à son tour,
En imposant silence à son empire,
Des élémens le repos semble dire :
« C'est en ces lieux que sommeille l'Amour. »

Quand l'œil du jour, parcourant l'écliptique,
Lance à la terre un regard moins oblique,
Et de ses feux embrasse le taureau,
Mère d'un dieu, Maïa brillante et fière (1),
Parmi ses sœurs obscurcit leur lumière,
Son disque pur jette un éclat nouveau :
Tel le berger que nourit la Carie,
Même en dormant éclipse les amours,
Lorsque Phébé sur sa terre chérie,
Jette les yeux, en commençant son cours.

---

(1) *Maïa, la plus brillante des Pléiades, était mère de Mercure.*

Aux pâles feux empruntés de son frère,
Elle aperçoit ce tableau ravissant,
Suspend sa marche, hésite, délibère;
Mais curieuse, elle cède et descend :
« De ces enfans voyons quel est l'idole. »
A son aspect, le groupe aîlé s'envole;
Un berger seul endormi, plein d'appas,
S'offre à sa vue : interdite, elle admire,
Rougit, frémit, veut fuir, fait quelques pas,
Revient, s'enflâme, aproche encor, soupire;
Vaincue enfin, elle sent dans son cœur
S'insinuer une subtile flâme,
Le nom d'amour fait frissonner son âme,
Quand l'amour même est déjà son vainqueur.
Contre ce dieu la résistance est vaine;
La Déïté suit l'attrait qui l'enchaîne :
« Que sur mon char un autre, de la nuit,
» Du haut des cieux éclaircisse les voiles;
» Je ne vois rien au séjour des étoiles,
» Pour remplacer l'objet qui me séduit. »
Les dieux de Guide, en fuyant l'entendirent.

On dit alors que les fripons sourirent ;
A petit bruit revient le fol essain.
Déjà les fleurs que ces enfans cueillirent,
De la déesse embélissent le sein,
Parent le front: tremble, chaste Diane ;
Ton cœur recèle un sentiment profane,
Tout, dans ces lieux, égare ta raison,
Même ces fleurs sont un nouveau poison.
Bientôt sa main, jusques-là si tremblante,
S'avance, touche et devient caressante ;
Bientôt sa bouche ose suivre sa main :
De ses baisers le premier fut timide ;
Mais de l'éclair l'effet est moins rapide...
Soupirs brûlans, tressaillement soudain,
De la déesse annoncent la défaite,
Toute à l'amour, entière à son ardeur,
Plus que sa main sa bouche est indiscrète...
Endymion s'éveille... à la splendeur
Des yeux divins, où brille tant de flâme ;
Intimidé, le berger, dans son âme,
Sent le respect combattre le desir ;

Il se levait... « Reste, je suis Cynthie,
» Rassure-toi, l'amour et le plaisir,
» Ces dieux des cœurs et de la sympathie,
» Un doux hasard, l'invincible destin,
» Plus fort que moi, dans tes bras m'a conduite.
» Viens... viens... bannis le trouble qui t'agite;
» Mais sois discret... » Immodeste Arétin,
Tu voudrais bien, de tes couleurs cyniques,
Noircir ma toile, et gâter mon tableau;
Respecte-le; c'est des grâces pudiques,
Que je reçus et palette et pinceau.

Heureux amans! d'une volupté pure
Goûtez l'attrait, il est dans la nature.
Oubliant tout, et la terre et les cieux,
Ivres d'amour, consumés de ses feux,
Ce dieu les frappe, et guérit la blessure.

Fuyez, bergers; ces lieux sont dangereux;
On y punit jusqu'au crime des yeux,
Et d'Actéon vous savez l'aventure.
N'imitez point cet essain curieux
Qui rit tout bas; tout est permis aux dieux:

Riez, enfans, mais songez à vous taire;
Comme la nuit, respectez ce mystère.
Ces doux instans, ces instans de repos,
Qu'obtient des sens une âme délicate,
Par ses baisers, par ses tendres propos,
Endymion, que sa conquête flate,
Sait les remplir, et rallume en son cœur
Et ses desirs et sa première ardeur.

Les yeux mourans, et la bouche entr'ouverte,
Diane lasse, et fondant de plaisir,
Bégaye un mot, qu'interrompt un soupir.
« Mortel charmant ! heureuse découverte !
» Qui m'a caché si longtems mon bonheur ?
» Cruels destins ! quelle fut mon erreur,
» Lorsque je crus, et fière et dédaigneuse,
» Que le bonheur habitait dans ces bois !
» Momens perdus ! et vous, sévères lois,
» Qui saviez plaire à mon âme orgueilleuse,
» Dans vos liens je n'étais pas heureuse.
» Ah ! l'Amour seul, l'Amour que je craignais,
» Sans le haïr ; ce dieu que je fuyais ;

prennent leurs noms avec leurs mœurs.

Madame Saintré.

Il fallait, pour des gens d'esprit, être bien aveugles, et comment les Athéniens, le peuple alors le plus instruit de la terre, pouvaient-il croire à toutes les absurdités du paganisme ?

Le Chevalier.

Aussi, à peine le peuple y croyait-il, et ce fut toujours le sort des religions sans dogmes et sans morale.

La Marquise.

Cependant, ce furent les aréo-

pagistes eux-mêmes qui accusèrent Socrate d'impiété.

L'Abbé.

Il ne fut que le prétexte de ses dénonciateurs; le véritable crime de ce sage si vanté, fut d'avoir favorisé les trente tyrans et leur usurpation, il y eut à Athènes un 18brumaire. Le nombreux directoire fut chassé, et justice fut faite de quelques jacobins, parmi lesquels avait éminemment figuré un homme qui, d'ailleurs, déplaisait par la critique amère et personnelle qu'il exerçait envers ses concitoyens de toutes les classes. On a trop exalté Socrate ! je crois l'avoir prouvé dans un de mes ouvrages, qui ne tardera

peut-être pas à paraître. A Rome Cicéron n'était pas le seul à tourner le polythéisme en ridicule, et personne ne but la ciguë pour fait d'impiété.

La Baronne.

Ah ! voilà mes petits orphelins ! que m'apportent-ils ? venez, entrez, que tenez-vous-là ?

Jacquot.

M i l ame, c'est un nid de fauvette, il y en a trois.

La Baronne.

Pourquoi avoir enlevé ces oiseaux à leur mère ? elle doit être désolée, les enfans sont tous barbares.

MARGUERITE.

Madame, il y a deux jours que le père et la mère ne sont venues leur apporter à manger, y se mourraient de faim, je leur ai baillée la béchée, avec de la mie de pain.

JACQUOT.

C'est qu'i zont été tués, ou qu'y zont renoncé leux petits, dam' ça arrive souvent.

La BARONNE.

Il fallait continuer de les nourrir.

MARGUERITE.

Oh ! les petits gars les auraient pris et puis tués ; nous avons dit

com' ça avec mon frère, i faut les porter à la bonne dame qui a pitié des orphelins, elle les éluchera, et puis i chantent, oh! c'est un plaisir.

La Baronne.

Les bons petits cœurs! mes enfans, ayez-en soin vous-même, cela vous amusera, et quand je partirai, je les emporterai.

Jacquot en pleurant.

Les chats nous les mangeront.

La Baronne.

Il n'y a pas là de quoi pleurer; petite, pourquoi pleurer aussi?

MARGUERITE.

C'est qu'vous vous en allez, madame.

La BARONNE.

Bon, je croyais qu'ils ne songeaient qu'aux oiseaux, et c'est à mon départ.

L'ABBÉ.

Qu'ils sont doux, les premiers fruits de la bienfaisance.

La BARONNE aux petits.

Est-ce que vous ne vous trouvez pas bien où vous êtes ?

JACQUOT.

Si fait, madame, mais.......

MARGUERITE.

Tant qu'vous y serez aussi.

La BARONNE.

Ils m'attendrissent ; mais je ne saurais qu'en faire à Paris.

MARGUERITE.

Entends-tu ? à Paris !

La MARQUISE.

Baronne, partageons la bonne œuvre ; pouvez-vous en prendre un, je me chargerai de l'autre ?

(*Les deux enfans courent se jetter dans les bras de la Baronne.*)

La BARONNE.

Comment petits ! vous recevez

ainsi les bontés de mad. la marquise? (*les enfans fondent en larmes en baisant ses mains.*) Je n'y puis tenir... ils me suffoquent... Eh bien, appaisez-vous, bons enfans, je vous emmènerai, je vous emmènerai; ne pleurez-plus, et allez faire des excuses à madame, qui voulait aussi être votre mère.... Allez donc.

JACQUOT en sanglotant.

Madame.... J aime tant ma sœur... et... (*regardant la baronne*) Not' bonne mère... c'est elle qui a eu pitié de nous.... Voulez-vous le nid... le v'là?

Madame de LINTZ, pleurant.

Comme s'expliquel a nature!

je ne suis pas étonnés que son langage soit aussi puissant, il est si naïf.

Madame SAINTRÉ.

Je ne puis aussi retenir mes larmes.... Que l'opulence ne voit-elle plus souvent de ces tableaux, son cœur s'amolirait et sa main s'ouvrirait.

SAINTRÉ *fort ému.*

Baronne, vous nous envieriez de partager vos bienfaits ?

La BARONNE.

Oh ! pour le coup, oui ; mais consolez-vous, les orphelins ne sont pas rares.

Dorival.

Non, mais ceux qui annoncent autant de sensibilité et de délicatesse se rencontrent difficilement.

Le Comte.

C'est sans doute une déplaisance de s'être trompé dans le choix ; mais cela ne doit pas dégoûter d'en faire un, le bien en résulte toujours, et l'honnête homme a rempli sa tâche.

La Marquise.

Mes enfans, j'accepte votre nid ; mais pour être à portée de soigner les petits, vous demeurerez au château avec moi.

MARGUERITE.

Et not' bon' mere ?

Le MARQUIS.

Et votre bonne mère, et toutes ces dames et ces messieurs.

JACQUOT montrant Médor.

Et ce monsieu là aussi, qui est si drôlement habillé ?

Le MARQUIS.

Et ce monsieur-là aussi.

JACQUOT.

Oh ! que j' si aise, i nous f'ra répéter pu souvent not' croix de par Dieu.

Madame de LINTZ *à Médor.*

Comment est-ce que vous êtes leur maître d'école ?

MÉDOR.

En me promenant, je vais de tems en tems voir ces innocentes créatures ; elles m'intéressent doublement, et je m'amuse à leur faire répéter leur leçon.

MARGUERITE.

C'est li qui m'a donné ces ribans-là.

JACQUOT.

Et à moi un p'tit couteau.

La MARQUISE.

Bon jeune homme !

La B*ARONNE*.

Les rubans n'étaient pas de l'inventaire.

MÉDOR.

Ce sont ceux de mes castagnettes...

La BARONNE.

Médor, je iuis naturellement jalouse, mais vos vertus font taire toutes les passions.

MÉDOR regardant Madame de Lintz.

En ce cas, les rubans m'auraient porté malheur.

La BARONE.

Non, leur propre est d'attacher ; et ils y réussiront.

Médor.

Vous êtes bien jeune et bien jolie, pour monter sur le trépied,

La Baronne.

Sybille, ou non, cet oracle est plus sûr que celui de Calchas... Allez au château, petits; puisque madame la marquise veut bien vous y recevoir, et n'oubliez jamais ses bontés.

Jacquon.

Pas pu que les vôtres, madame.

Marguerite.

Et mon livre, qu'est chez monsieur l' curé?

Le CHEVALIER.

Venez, chers enfans, je vais vous mener au château, et j'enverrai chercher toutes vos petites affaires.

Les ENFANS.

Bien obligés, monsieu. (*Ils s'en vont après avoir salué tout le monde.*)

La MARQUISE.

Chevalier, vous êtes toujours rempli d'attentions ; mon cœur vous en sait gré ; nous vous mettrons ce soir au courant.

Le CHEVALIER en s'en allant.

Marquise, il y a long-tems que je sais qu'avec vous, les dé-

dommagemens suivent toujours les sacrifices.

Dorival.

Quel dommage que le pinceau ne puisse pas rendre de pareilles scènes ! je suis encore dans l'ivresse de celle qui vient de se passer.

Le Comte.

La plume peut suppléer au pinceau, et quand on a vu le modèle, la nature qui le fournit vient aider le copiste, et broyer ses couleurs.

Médor.

Oui, mais il ne faudrait pas broder cette matière ; elle n'est pas du ressort de la poésie, l'extrême naïveté du sentiment per-

drait de ses charmes. Cette fille des dieux embellit tout; mais l'appui, dont elle ne peut se passer, l'art laisse ses traces sur les plus belles formes de la nature ; c'est une gaze qui nuît aux grâces, on les peint toujours nues, et cette allégorie est toujours charmante !

Madame de L*INTZ*.

J'attends une réponse du comte qui doit l'être, si elle vaut la dernière lettre de Zélis.

Le C*OMTE*.

Ne vous attendez pas, je le répète, à des lettres de ma part, qui puissent vous intéresser autrement que par la vérité de ce qu'elles expriment ; le coloris

d'un sentiment profond ne varie guères ; j'élaguerai même beaucoup ma réponse, parce qu'un bacœur content, d'ordinaire et bavard, et que ce qui plaît aux acteurs n'est pas toujours agréable aux indifférens.

Sixième Lett re du Comte.

» Où sera le bonheur, mon
» adorable Zélis, si son sanc-
» tuaire n'est pas le cœur que vous
» aimez ? Vous m'aviez permis
» de deviner que le mien était cet
» asyle, vous daignez me le con-
» firmer, rien de ce moment ne
» me paraît à mon niveau. Pardon
» de cet enthousiasme, mais mon
» ame exaltée ne peut contenir ce
» que vous avez fait naître. Fille

» divine ! Vous avez connu mon
» cœur, vous l'avez apprécié ;
» que les sentimens que vous me
» témoignez soient durables,
» comme la trempe de votre ca-
» ractère me le promet, et je puis
» braver tout ce qui altère ici-bas
» la félicité des humains.

» Oui, mon amie, ma tendre
» amie, aimez-moi *autant qu'il*
» *vous est permis d'aimer*, je ré-
» ponds de moi, et certain de mon
» bonheur, je le suis de contri-
» buer au vôtre. Ah ! j'y renon-
» cerais, s'il était hors de vous ;
» êtres froids et sans vie, qui niez
» les effets de la sympathie, vous
» y croiriez si vous aviez mon
» cœur ! à quoi devrais-je le ten-
» dre retour que ma Zélis m'ac-

» corde, malgré tout ce qui de-
» vrait nous séparer : si ce lien
» secret des âmes n'étendait pas
» sa puissance sur celles que la
» nature semble avoir formées
» pour se deviner et se chercher ?
» ces rapports si rares ont encore
» l'avantage de résister aux per-
» sécutions, et de braver les ef-
» fets ordinaires du tems : oui,
» ma charmante amie, l'espace
» même qui nous sépare, quel-
» qu'immense qu'il soit, éprou-
» vera notre amitié, sans l'affai-
» blir ; les amans vivent d'es-
» pérance, les amis goûtent la
» réalité. Les besoins de l'âme
» sont aisés à satisfaire ; ses ali-
» mens sont purs comme elle, et
» la nature entière s'empresse à

» lui en fournir. Vous avez donc
» été sensible à notre séparation
» et aux efforts que j'ai faits, pour
» ménager votre gloire et votre
» sensibilité ? Que de femmes
» n'auraient aperçu que ce que je
» feignais, il fallait l'âme de
» Zélis pour deviner les angois-
» ses de la mienne..... Il était
» tems de m'arracher à la situation
» que j'éprouvais ; la peinture
» que je vous avais faite de ces
» sentimens qu'on ne peut maî-
» triser ; la chaleur avec laquelle
» j'avais soutenu ma thèse, mal-
» gré la censnre que vous affectiez
» d'en faire ; la position, le mo-
» ment, celui qui allait le suivre,
» tout commençait à dominer mes
» mouvemens, et à m'imprimer

» celui du désespoir ; sans le billet
» que j'avais à vous remettre, je
» n'aurais pas osé vous donner
» une main dont le tremblement
» augmenta du vôtre.... un tor-
» rent de larmes me soulagea ;
» mais vous auriez eu pitié de l'a-
» battement qui leur succéda ;
» mon cœur éprouvait le calme
» stupide de l'élément que ma vue
» embrassait ; sa première agita-
» tion peut seule me rendre à
» moi-même... Hélas ! qu'elle
» ne soit pas le présage de l'ave-
» nir !.... Ma Zélis, ne me con-
» fonds pas avec le commun des
» hommes ; que ma franchise ne
» tourne point contre moi : parce
» que je n'en éprouve rien à demi,
» parce que mon amitié ressem-

» ble à l'amour des êtres ordinai-
» res, ne te hâte pas de me calom-
» nier, ne te l'ai-je pas dit, je n'ai
» qu'une manière d'aimer; appelle-
» là comme tu voudras, mais
» laisse-la moi : mon bonheur,
» ma vie en dépend; je t'aime pour
» toi, pour toi seule, incompara-
» ble amie, et ne veux pour sa-
» laire que le pur abandon de ton
» âme..... Fais comme moi,
» laisse aller la plume sous la dic-
» tée de ton cœur, ne calcule pas
» le sentiment qui t'attache à ton
» ami; bornés dans nos jouissan-
» ces, n'ayons pas la folie d'en
» retrécir encore le cercle.....
» Tu me connais, tu le sais....
» Mon cœur ne veut rien qu'ar-
» demment.

» Je me croirais haï d'être ai-
» mé faiblement, j'ai toujours
» tressailli à la lecture de ces vers,
» tant ils peignent fidèlement ma
» manière de sentir.... «

Je supprime le reste de ma lettre, ma tête échauffée par mon cœur, allait toujours en déraisonnant de bonne foi, mais les gens calmes n'ont pas d'indulgence pour les extravagans.

Madame de Lintz.

J'ai toujours remarqué que le *vous* refroidissait infiniment le style, et semblait borner ses idées : il me semble que votre lettre ne commence à avoir de l'élan, de la gradation, de cette énergie si persuasive que du moment où

vous

vous avez usurpé la formule de l'amant... Malheureux comte ! vous cherchiez en vain à vous le déguiser ; victime l'un et l'autre de la nature et de l'erreur, que de maux vous vous préparerez !

Le Comte.

Puisse mon exemple servir de préservatif aux êtres vertueux, mais aimans et faibles, qui comptent sur leurs forces, et n'en sont que plutôt domptés ! je n'ai fait le sacrifice de mon amour-propre, qu'avec l'intention d'être utile : les cœurs honnêtes m'en sauront quelque gré, et si j'ai contribué à sauver une femme inestimable, un homme de bien, je ne regret-

terai jamais d'avoir, à ce prix, avoué mes faiblesses.

L'Abbé.

C'est l'unique et le plus consolant avantage qu'on puisse en tirer. Il n'y a que le tableau frappant du naufrage qui soit capable de retenir le matelot novice : mais pareille aux rives de l'océan, l'imagination de l'homme voit détruire successivement les images que l'expérience lui a confiées, tandis que la magie des desirs vient sans cesse créer et embellir une nouvelle perspective.

La Marquise.

C'est cependant l'amour et l'amitié qui nous conduisent à la mo-

rale : le premier nous le doit bien, il nous en détourne si souvent, en faveur des réflexions qu'il nous a fait faire, consacrons-lui la fin de la soirée. Comte, couronnez votre lettre par une chanson tendre, c'est votre genre : il faut bien renoncer au bachique, puisque nous ne faisons plus que manger à table, et que le prêtre du fils de Sémélé (1) est allé chanter un autre office.

Le Comte.

Allons, encore une faiblesse et une confession, mesdames, vous allez croire que ma vie n'a été em-

(1) *Le Commandeur qui, dans les Soupers, chantait les chansons de tables.*

ployée qu'à ces deux exercices ; mais je m'abandonne à votre charité.

(*Il chante.*)

Air : *D'une Pastourelle*, etc.

Après maints naufrages,
Craignant les orages,
J'avais gagné le port ;
Là, dans l'apathie,
En usant ma vie,
Je cédais à mon sort. (*Bis.*)

Tout, dans la nature,
Triste et sans parure,
Augmentait ma langueur :
Traînant ma misère,
Le desir de plaire
N'enflâmait plus mon cœur. (*Bis.*)

Zélis, Je t'ai vue,
Dans mon âme émue
Un dieu s'est réveillé:
Douleurs inquiètes,
Naufrages, tempêtes,
Ah ! j'ai tout oublié. (*Bis.*)

Des amans l'aurore
Pourra-t-elle encore
M'annoncer un beau jour ?
Fier de ta tendresse,
Sûr de ta promesse,
Je renais pour l'amour. (*Bis.*)

O, ma bien aimée,
Mon âme enflâmée
Ne vit plus que pour toi.
Las ! à la constance
Tient mon existence;
Ne trahis point ta foi. (*Bis.*)

Je te fais injure,
Ton cœur en murmure,
Pardonne à ton amant :
Cette injuste crainte
Porte au moins l'empreinte
D'un tendre sentiment. (*Bis.*)

Médor.

M. le comte, vous avez payé votre tribut à la nature; plut au ciel que l'homme bornât là ses écarts, et qu'il se contentât de lui obéir, au lieu de l'outrager!

La Marquise.

Les jeunes gens sont indulgens, et pour cause; cependant j'apprécie votre morale, mon cher Médor : quand on parle d'après son cœur, on peut bien quelque-

fois se tromper, mais on est pas aussi coupable que ceux qui le trahissent. Allons commenter cela, à l'aide d'un excellent frontignan, qui vient de m'arriver : Bacchus est un grand maître pour aiguisser l'esprit et inspirer ses saillies ; cependant la baronne ne boit que de l'eau.

Fin de la douzième Promenade et du TROISIÈME VOLUME.



